

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS  
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.  
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.  
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.  
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.  
LA COLLECTION DES 25 VOLUMES : 281 FRANCS.  
Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique  
à M. PAUL DALLOZ, directeur.

14<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 664. — 1<sup>er</sup> Janvier 1870

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT  
9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE  
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.  
Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration  
à M. BOURDILLIAT, administrateur.

## SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Correspondance. — Noces candiotes. — Revue des troupes pontificales. — Les grandes scènes du concile de Trente. — Une représentation en latin au collège de Westminster. — M. Delangle. — Courrier du Palais. — Théâtres, par

Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lassale. — Chronique élégante. — L'Édifice nouveau du pensionnat des dames de la Réunion au Sacré-Cœur, à Bordeaux.

GRAVURES : Les noces à Candie dans la quinzaine du jour de l'an. — Le Jour et la Nuit. — Rome : Revue de toutes

les troupes pontificales. — Le prince-archevêque de Trente reçoit Charles de Lorraine dans son palais de Trente. — Sénégal : Palabre Sarahkolé (conférence) où se discute la politique du pays. — M. Delangle. — Représentation d'une pièce du répertoire antique. — Le mois comique. — Édifice du pensionnat des dames de la Réunion au Sacré-Cœur.



COUTUMES CANDIOTES. — Les noces à Candie dans la quinzaine du jour de l'an. — Les danses nuptiales.

F.P. 9

764



## AVIS

Nous avons publié cette année un magnifique Almanach du Monde illustré, imprimé avec luxe et doré sur tranche. Le Prix en librairie de cet Almanach est de 75 centimes.

Par une faveur toute spéciale, nous le laissons à nos abonnés au prix de 50 centimes, pris dans nos bureaux, et à 60 centimes franco par la poste.

Adresser les demandes à M. Bourdilliat, administrateur.

## PRIME A NOS ABONNÉS

Nous offrons à tous nos abonnés quatre splendides aquarelles par MM. Riou et Cicéri, représentant les vues principales du canal maritime de Suez et un magnifique portrait de M. de Lesseps.

Ces cinq planches sont vendues 20 fr. chez l'éditeur. Par suite d'un arrangement spécial et en nous imposant un sacrifice, nous pouvons les donner au prix de 5 fr. à tous nos abonnés.

Pour les recevoir franco par la poste, il faut ajouter 1 fr.

Les peintres Riou et Cicéri ont cherché à reproduire d'une façon très-exacte les épisodes les plus intéressants du travail herculéen de Suez. Ces tableaux sont on ne peut plus pittoresques et donnent l'idée la plus juste des paysages grandioses que traverse la grande voie creusée dans le désert. Ils orneront bientôt les murs du foyer, éternisant ainsi le souvenir de l'œuvre gigantesque hardiment entreprise et menée à bonne fin par un Français.

Adresser à M. Bourdilliat, administrateur, 13, quai Voltaire, à Paris, les demandes en un mandat sur la poste de 6 francs, pour recevoir franco. Joindre au mandat une des dernières bandes qui servent à l'envoi du journal.

## COURRIER DE PARIS

Encore une!

Pour vous, chère lectrice, le temps est comme s'il n'était pas, et d'ailleurs on ne parle jamais des personnes présentes, c'est chose entendue.

Mais pour les autres, voilà une ride de plus par-ci, un cheveu blanc ajouté par-là. Avant même que l'almanach se charge de nous annoncer que nous comptons douze mois de plus à notre passif, nous avons comme cela un tas de petits avertisseurs terribles, qui se chargent préventivement de la besogne.

De 1869 qui s'en va, on peut dire avec le poète :

Hélas! pauvre vieux an, tu fus, tout comme un autre,  
Mêlé de bien, de mal, de pluie et de soleil...  
Moins de soleil pourtant, un ciel tel que le nôtre  
Trop souvent par la pluie attristé le réveil;  
Moins de bien aussi, Dieu qui fait le grand partage :  
N'égalise jamais les deux moitiés; toujours  
Du côté des douleurs il en met davantage,  
Tandis qu'il en met moins du côté des beaux jours.

Évidemment, si l'on regarde l'ensemble, la période qui expire aujourd'hui montre la figure qui plane sans ailes au dos sur cette assez peu glorieuse annuité. C'est le sieur Troppmann, bachelier ès scélératesses, grand premier sujet d'assassinat. Ledit sieur est le produit le plus incontestablement éclatant de la récolte. On prend sa renommée où on la trouve.

Outre Troppmann, 1869 nous a donné un Corps législatif tout neuf, ou du moins bon comme neuf, car on y rencontre pas mal de députés ayant déjà servi, ayant même servi des maîtres différents; mais il est convenu qu'en politique, c'est une garantie d'expérience: pas autre chose. Avant toutefois de juger le cadeau parlementaire que nous fit l'année qui part, il est bon que l'année qui vient ait donné la mesure de nos honorables. Cette partie de l'héritage n'est acceptée que sous bénéfice d'inventaire.

J'aime mieux, je l'avoue, un autre présent qui nous a été octroyé par 1869. Ce présent s'appelle le canal de Suez. N'oublions pas cependant, sous peine

d'être ingrats, que ce sont les actionnaires qui se sont cotisés pour nous l'offrir.

Quant au surplus, des scandales, des ridicules, des duels, des kiosques cassés, des vanités acharnées, des nullités prétentieuses, des talents méconnus, des escroqueries roulant carrosse, des probités mourant de faim, du luxe et de la misère, des réalités et des apparences, des contrastes et des intéressés... C'est la sempiternelle histoire, c'est la redite universelle.

Et puis, à quoi bon ressasser le passé? Ne vaut-il pas mieux adopter la devise américaine: En avant! en avant! et regarder l'avenir qui s'approche sur un air d'Offenbach!

~ L'avenir!...

Inutile de vous dire que je le souhaite pour vous peuplé de tous les bonheurs; pour moi, peuplé de toutes vos indulgences.

Je disais à l'instant qu'il s'avancait sur un air d'Offenbach; mais c'est la trompette de la réclame qui le précède en sonnant de toute la force de ses poumons.

L'usage est consacré, à chaque renouvellement annuel le déchaînement des *tara tu ta* est formidable; cette fois il a été signalé par des notes d'un *brío* véritablement exceptionnel.

Par exemple, les journaux donnent à cette époque des primes à leurs abonnés. C'est traditionnel; mais il y a primes et primes. Un aimable recueil, que je ne nommerai pas, a innové quant à la formule. Il offre à ses souscripteurs au choix :

Les photographies du pape et du Christ (*sic*) ou celles d'Émile Augier et de Sardou (*resic*).

Que vous semble de cette équation inattendue?

Le pape: Augier :: Sardou: Christ.

Il n'y a que le jour de l'an pour faire surgir de ces inspirations inattendues; il n'y a également que lui pour imaginer des catégories d'étrences impossibles à prévoir, fût-on doué de toutes les perspicacités et de toutes les fantaisies réunies.

C'est une vieille, vieille histoire, que les *étrences utiles* composées d'un gilet de flanelle, d'un tire-botte, d'une paire de caoutchoucs. 1870, pour ses débuts dans le monde, nous aura valu un double rajeunissement de cette trop antique formule. Un bon point à 1870! Le premier rajeunissement est ainsi conçu :

ÉTRENNES H IÉNIQUES

Faites plomber les dents de ceux que vous aimez.

X..., dentiste, rue...

Pas mal, déjà!

Le second rajeunissement, qui me paraît non-obstant mériter le premier prix sans comparaison possible, est, comme disent les organes sérieux, un signe des temps. Voici :

ÉTRENNES DU COMMERCE

GUIDE MANUEL DE LA FAILLITE

Ceci vous pose, ô 1870; vous êtes ainsi entré de plain-pied dans l'actualité. Vous avez pris votre brevet de boulevardier, mon ami, donnez-vous la peine d'entrer!

~ La dernière semaine d'un accusé qui expire n'est d'ailleurs, en général, qu'un bien maigre régal pour la chronique. La France n'est pour quelques jours qu'une seule et même cohue, qu'un seul et même bazar où chacun cherche la solution du problème suivant :

Dépenser le moins possible, et paraître le plus qu'on peut.

Vous vous heurtez à un nouvelliste ordinairement bien informé :

— Eh bien, quoi de neuf?

— C'est inouï!

— Bah! quelque chose d'extraordinaire?

— Ils ont augmenté les marrons glacés de cinquante centimes!

Impossible du reste d'engager un dialogue intime sur les boulevards, ce quartier général de la cause-ria, cet entrepôt du racontar parisien. La conversation y est entremêlée de si bizarres et si bruyantes façons, qu'il faut y renoncer.

A peine pouvez-vous demander aux gens des nouvelles de leur santé.

— Comment allez-vous, cher monsieur.

— Merci....

Ici, cinq ou six détonations successives d'un charmant pistolet de salon. Quand cette artillerie puérile a exhalé son dernier pétard, on reprend la phrase interrompue.

— Vous me disiez donc que....

— Pas mal, merci... seulement ma femme a....

Un serpent s'allonge entre vous et votre interlocuteur, avec l'intention manifeste de vous happer le nez. Vous faites un bond en arrière, et alors seulement vous reconnaissez que le serpent est en bois et manié par un *camelot* qui vous propose à prix réduit ce nouveau joujou de l'année...

Troisième reprise.

— Comment, vraiment, madame?...

— Oui, elle a....

A ce moment un de ces crieurs tonitruants, qu'on doit évidemment fabriquer pour la circonstance, éclate derrière vous, couvrant de ses glapissements formidables votre semblant de colloque :

— Demandez, messieurs et dames... c'est ce qui vient de paraître... *La toupie politique*... ainsi appelée parce qu'à l'instar de nos hommes d'État elle change de couleur à chaque fois qu'elle tourne.... Demandez, mesdames et messieurs, c'est joli, instructif et moralisant...

Ainsi vocifère le crieur. Il finit pourtant par se reposer. Vain espoir! Vous comptez profiter de ce répit pour savoir enfin ce qu'a la femme de votre ami. Mais c'est alors un déchaînement fou. Le pistolet se remet à faire *pié! pa!* La boutique à treize sous vous invite à mettre l'article à la main, la chaîne et la mentonnette pour cinq sous se livre à des appels explorés, la valence à trois sous lui donne la réplique en haute-contre, pendant que le grondement des voitures accompagne en faux-bourdon.

Cacophonie! assourdissement! déchirement!

Je n'ai trouvé qu'un homme qui résistât à cet assaut des oreilles. Je dois même constater qu'il s'avancait portant sur les lèvres un sourire qui respirait une satisfaction continue. Plus le tohu-bohu augmentait, plus il semblait en déguster le charme.

Stupéfait, je l'abordai :

— Ah çà! on dirait que ces grincements coalisés vous charment.

— Non, mais je cherche à m'habituer.

— A quoi?

— Je compte aller entendre l'ouverture des *Maîtres chanteurs*!...

On n'avait pas songé à cette façon de se préparer à la musique de Wagner... O gymnastique de l'ouïe! Paz, qu'en dis-tu?

~ On comprendra aisément qu'au milieu de ce tapage, la mort d'un homme, si important qu'il soit, ne peut parvenir à dominer le tumulte. C'est ce qui est arrivé pour M. Delangle.

A une autre époque de l'année, son décès aurait peut-être fait sensation et fourni sept colonnes de commentaires. A l'heure actuelle, il a été littéralement étouffé entre les débats de l'affaire Troppmann, les étrennes, et la fin des débats du Corps législatif.

On ne se doute pas assez de l'importance qu'il y a à trépasser dans un mois plutôt que dans un autre. Règle générale: L'hiver est détestable; les comptes rendus des soirées de M<sup>lle</sup> Trois-Étoiles tiennent tant de place! Les premières représentations sont si nombreuses! Parlez-moi des morts de l'été, quand la canicule en feu dévore les campagnes et laisse à sec les colonnes de tous les journaux.

Alors c'est une explosion générale. Toutes les plumes, lasses de ressasser les banalités sur la chaleur et les bains froids, s'en donnent à cœur joie. Quelle aubaine! Et commé on s'évertue à déterrer les anecdotes du plus mince intérêt! Autant de profit pour le défunt.

Alexandre Dumas fils eut un jour un mot charmant.

On parlait d'un écrivain qui se prenait avec une candeur d'amour-propre sans égale pour le premier plumitif des temps passés, présents et futurs. Chacun citait quelque exemple de cet orgueil affolé et compliqué d'une incessante chasse à la réclame :

— Ne m'en parlez pas, dit Dumas, il est si vani-



teux qu'il est capable de mourir un vendredi saint pour faire croire que c'est à cause de lui que les théâtres font relâche.

Il n'en est pas ainsi des décédés d'août et de juillet. Sans le faire exprès, ils bénéficient de la disette générale, et leur gloire y gagne un kilomètre de nécrologies qui retournent le mot de l'Auvergnat disant :

— Ce n'est pas que ce soit intéressant, mais ça tient de la place.

Pour en revenir à M<sup>e</sup> Delangle, il faut reconnaître que rien en lui ne prêtait, hiver ou été, à la matière chroniquante. Un des produits directs et estampillés de cette race de bourgeois volontaires et puissants qui prit essor sous Louis-Philippe, race dont les Bertin, les Dupin et tant d'autres, furent les types éclatants. M<sup>e</sup> Delangle ne paraissait pas destiné à jouer les premiers grands rôles de la politique, on l'eût pris plutôt pour une excellente utilité.

Un habitué du Palais m'a cependant raconté sur lui l'anecdote suivante :

En ce temps-là, M<sup>e</sup> Delangle plaidait un procès viril contre M<sup>e</sup> X... Il s'agissait, si je ne m'abuse, d'une séparation de corps. L'avocat de la partie adverse avait une réputation... (attendez) une réputation de sans-gêne et de débraillé, qui ne s'arrêtait même pas aux frontières de la propreté puérile et honnête.

On plaidait donc.

M<sup>e</sup> X... avait la parole, et rétorquant je ne sais quel argument dirigé contre lui :

— Non, messieurs, cette démarche n'a pas été faite par mon client; si quelque autre personne sans mandat l'a tentée, je m'en lave les mains...

A ce passage, M<sup>e</sup> Delangle se lève, et du ton le plus naturel :

— Je prends acte de cette invraisemblance...

Un éclat de rire énorme salua l'interruption. M<sup>e</sup> Delangle prétendit toujours qu'il n'avait voulu qualifier ainsi que l'hypothèse même de la demande et non les mains lavées; mais l'à-propos tombait si juste qu'il ne rencontra guère que des incrédules.

~~~~~ C'est la neige! la neige!

Vous savez comme elle s'en donna cette semaine, cette argenture volante qu'un réaliste appelait le procédé Ruolz de la nature.

Pour ceux qui se contentent de la regarder tomber, la neige n'est qu'agréable à voir. Rien de plus amusant à observer que ces bataillons qu'un souffle de vent pousse où il veut, et qui se précipitent à la suite les uns des autres comme des flocons de Parnurge qu'ils sont.

Mais la neige peut avoir de gros inconvénients, ainsi que l'atteste une aventure qu'on chuchote dans le monde depuis trois ou quatre jours.

Il était neuf heures du soir. Un fiacre montait l'avenue des Champs-Élysées. Verglas épouvantable. Impossible d'avancer. Les pauvres chevaux suaient, soufflaient, tiraient. Le cocher pestait, gémissait, se lamentait...

Passe un monsieur fort comme il faut et aussi fort obligeant, qui, touché de la douleur de l'automédon et de la fatigue de ses bêtes, se met à pousser à la roue, à pousser, à pousser... Vains efforts! on n'avance pas. Si bien que le cocher perdant patience saute à bas de son siège, et ouvrant la portière, invite ses voyageurs à descendre, car il ne pouvait aller plus loin.

Ceux-ci obéissent. Ils étaient deux : un monsieur et une dame. La dame pousse un cri en apercevant l'obligeant passant qui s'acharnait toujours à faire sortir les roues de l'ornière de neige où elles étaient prisonnières.

Vous devinez le reste.

Le passant, c'était le mari; la dame, c'était sa femme qui, ce soir-là, avait prétexté une visite à rendre à une vieille tante malade.

Il doit en résulter un duel annoncé pour demain.

Quelle jolie situation pour une pièce du Palais-Royal, que cet époux qui s'arc-boute complaisamment!... Quelle jolie situation!

~~~~~ Il faut bien saluer ici tous les astres qui se lèvent. Il le faut d'autant mieux que pour le moment je porte tout le poids et par conséquent toute la responsabilité de l'information parisienne.

Si notre ami le marquis de Villemer (dont par parenthèse les *derniers Portraits* sont un succès de vogue), si le marquis de Villemer, dis-je, était ici, il taillerait sa plus fine plume de colibri, et nous esquisserait un croquis fait avec rien, mais laissant tout deviner, et ce croquis représenterait la nouvelle idole du tout Paris des premières. J'ai nommé M<sup>lle</sup> Déveria. A beau réussir qui vient de loin.

M<sup>lle</sup> Déveria arrive de Pétersbourg. C'est déjà quelque chose. Schneider en a frémi sur les rives parfumées de la Méditerranée, où, en grande duchesse qu'elle est, elle villégiature en ce moment.

M<sup>lle</sup> Déveria, par-ci! M<sup>lle</sup> Déveria, par-là! Et notez qu'elle a du talent assez pour justifier ces rumeurs. Mais rien n'est plus étrange que la nature même de ce talent, eu égard au genre qu'on lui fait jouer. Elle a un profil de reine de tragédie ou de cantatrice chargée du rôle de *la Juive*, et ayant le physique de l'emploi.

Aussi comme on est surpris de voir sortir de ces lèvres, qui restent distinguées quand même, quelques gros lazzis à la diable, de voir ces bras sculpturaux (quel pluriel!) décrire dans l'air les zigzags d'un cancan éthéré!

Quelqu'un a résumé d'un mot cette impression en partie double, qu'on ressent à contempler un mélange si imprévu.

Quelqu'un a dit :

— C'est la comtesse Gavroche.

Il y a du vrai dans la définition.

~~~~~ A ceux qui s'étonneraient de voir M<sup>lle</sup> Déveria se vouer à la cascade, quand elle pourrait être, ou plutôt rester comédienne, je répondrai par des arguments dont notre temps méconnaît très-rarement l'éloquence.

Ne vous laissez pas aller à des stupéfactions de ce genre avant d'avoir pris des renseignements sur les prix courants de la spécialité.

Savez-vous ce qu'Hervé gagne à Londres pour interpréter lui-même, à l'heure qu'il est, son répertoire bouffe?... Six cents francs par soirée, ni plus ni moins.

Plus fort!

Savez-vous ce qu'un impressario offre à Thérèse si elle veut consentir à passer la Manche, rien que la Manche! Une bagatelle de mille francs par jour! L'Amérique, elle, va plus loin. Elle propose un million, chiffre rond, pour cinq mois.

Et Thérèse refuse.

Il est vrai qu'à Paris on ne la maltraite pas trop non plus. M. le directeur du théâtre de la Gaîté lui a signé tout récemment un engagement de trois cents soirées à quatre cents francs la pièce pour la féerie fantaisiste à laquelle collaborent Offenbach et Sardou.

Ne vous étonnez donc plus si l'opérette fait de si belles conquêtes.

Elle y met le prix.

~~~~~ Notre confrère de la chronique judiciaire vous rendra compte des débats de l'affaire Troppmann, la chose à sensation de la huitaine.

On a dit et redit l'ardeur de la curiosité et l'excès de la convoitise à l'endroit de ce gremlin, pour lequel on se montre si plein de prévenance, et que l'on bourre de douceurs et de comestibles comme un autre Vert-Vert.

On va jusqu'à raconter un trait de mœurs d'un excentrique irrésistible. Un fiancé aurait mis dans la corbeille de mariage de sa future, demoiselle fort bien posée, ma foi, une paire de billets d'entrée pour la cour d'assises!...

Or ça, bien franchement, on ne s'explique pas le fanatisme qu'inspirent ces illustres scélérats.

Je relisais tout à l'heure l'admirable pièce de vers d'Hégésippe Moreau, s'indignant (dans ce temps-là c'était déjà comme ça), de ce que les dames de haut ton s'en allaient mendier des autographes à Lacenaire, et

Agacer au perchoir l'ignoble perroquet.

Elle est foudroyante l'apostrophe du poète, et elle aurait dû dégoûter les imitatrices. Non! Pour deux lignes de Troppmann, une personne très-titrée a offert vingt-cinq louis.

Ce qu'il y a de plus écœurant dans ces bêtises avides, c'est que les grands criminels (comme on les appelle) sont presque tous de plus grands imbéciles

encore. Lacenaire, dont je parlais à l'instant, était une piteuse médiocrité, une sorte de cuistre prétentieux, de Trissotin ensanglanté, qui fabriquait des vers boiteux et bâtissait des plans d'assassinats dont la puérilité aurait fait hausser les épaules au dernier des dramaturges.

De même pour Troppmann.

Est-il permis de rien imaginer de plus inepte que ce tueur de bas étage! Pour une somme de 5,000 francs, se placer dans la nécessité de frapper huit personnes! Mais, triple sot! tu pouvais, en donnant un bon coup de poing, le soir, dans une vitrine de bijoutier ou de changeur, voler cinq ou six fois plus et ne risquer que quelques années de prison. Si l'humanité, avec laquelle tu n'as rien de commun, ne te disait pas qu'il est horrible d'assassiner, le sens commun t'aurait dit, si tu n'avais pas été un niais, que c'est bête et archibête quand il y va d'un si misérable enjeu.

Jean Hiroux, entendant parler d'un malfaiteur qui avait occis deux personnes pour prendre cent francs, s'écriait avec une indignation superbe :

— Encore un gâte-métier!

Troppmann est le gâte-métier par excellence.

~~~~~ Revues partout.

Celle du théâtre du Châtelet avait une importance exceptionnelle à cause des déploiements de pompe qui étaient annoncés d'avance, et aussi à cause des sympathies que groupe autour de lui le directeur, M. Nestor Roqueplan.

Nestor Roqueplan est un de ces rares types qui servent de trait d'union entre deux époques tout à fait différentes.

Il avait de l'esprit sous Louis-Philippe; il en a encore sous Napoléon III. C'est là un miracle plus difficile à réaliser qu'on ne se l'imagine. J'entends de l'esprit dans le sens le plus relatif du mot, de cet esprit pour lequel il y a une mode tout comme pour les chapeaux ou les pantalons.

Relisez *Jérôme Paturot* et vous me comprendrez. Il ne reste pour ainsi dire plus rien de cette boutade qui passionna la France. C'était de l'esprit de circonstance.

Roqueplan, lui, après avoir fondé des journaux humoristiques en 1835, reste en 1869 un humoriste d'actualité. Je vous déferais d'en citer trois qui soient dans ce cas.

Avec cela, une crânerie d'audace tout à fait particulière. Le soir de la première de *Paris-Revue* il jouait une partie d'un demi-million au moins. Eh bien, il était tout tranquillement assis dans une loge, regardant comme le plus simple des spectateurs. Et après un certain tableau pour lequel le public n'avait pas témoigné une admiration illimitée (le tableau des cuirassiers-commis), il circulait dans les couloirs, impassible et souriant, n'ayant pas l'air de se douter qu'il côtoyait un précipice dans lequel il n'est, Dieu merci, pas tombé, car la pièce fera courir tout Paris, grâce à ses splendeurs de tout genre.

C'est à lui qu'on demandait un jour :

— Voyons, Roqueplan, comment faites-vous pour rester toujours vert, droit, actif, jeune?

— Je pense à mes ennemis, répondit-il.

A ces ennemis-là, s'il en est, il ne donnera pas cette fois encore le spectacle d'une défaite.

~~~~~ Avec le jour de l'an ont recommencé les distributions annuelles de rubans.

Dieu merci! ceux qu'on octroie en France n'ont rien de commun avec ceux dont je vais parler.

Celui-là avait été créé par la chancellerie problématique d'un pays lointain, où les crises se succèdent si vite, qu'on y use des gouvernements comme ailleurs on use des bottes.

Aussitôt, comme il s'agissait d'une spéculation, et que cet ordre s'achetait d'après un tarif, ce fut une avalanche de compétiteurs interlopes. Tous les gens véreux qui voulaient se donner un semblant de prestige dans les prix doux s'abattirent dessus.

De sorte qu'il suffit de voir une boutonnière avec cet insigne pour indiquer qu'on a affaire à un bonhomme suspect.

On causait de cette étrange spécialité.

— Cette décoration-là, intervint Banville, c'est tout simplement le rétablissement de la marque.

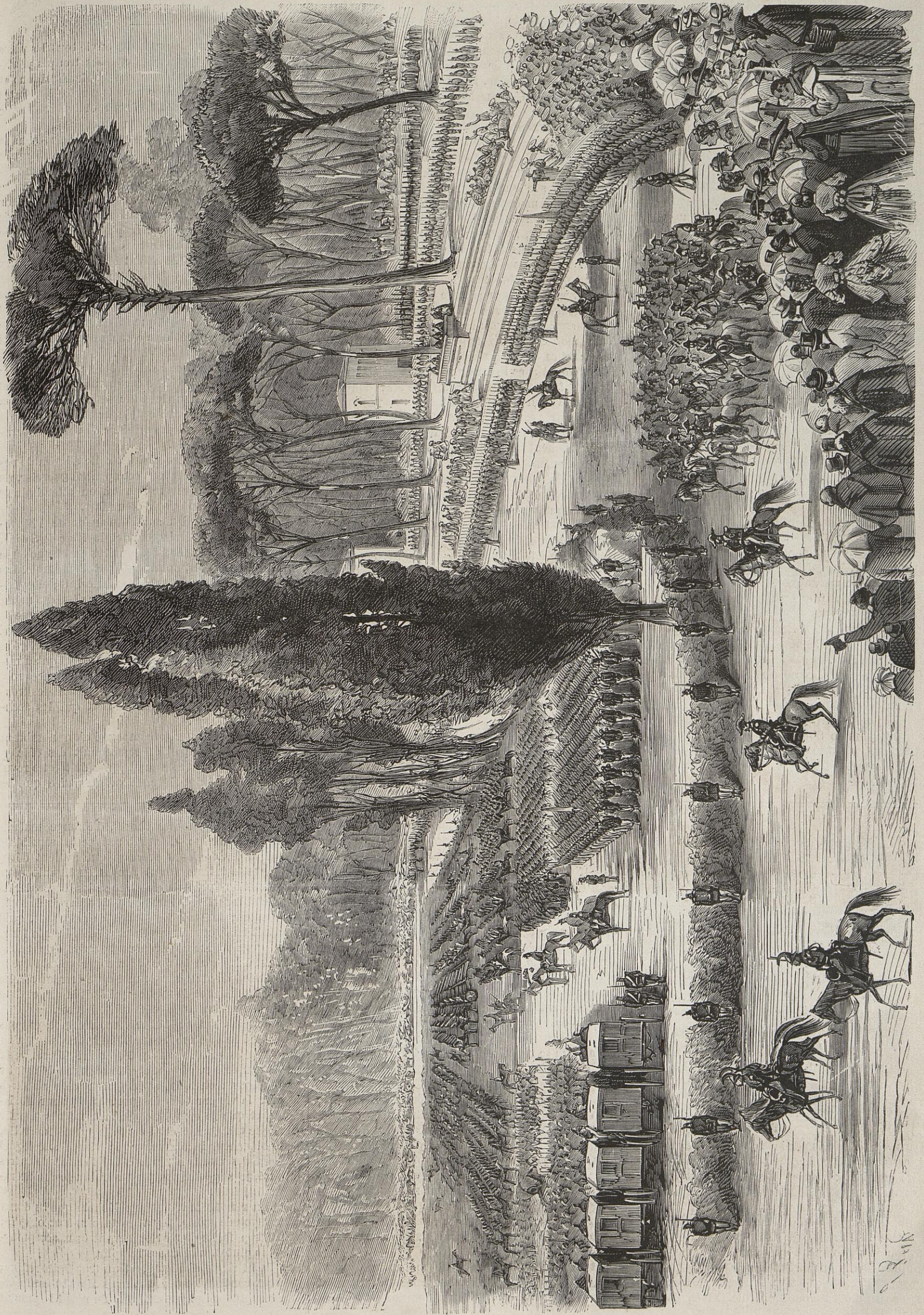
PIERRE VÉRON.





Le bilan de l'année 1869. — Le jour et la nuit. (Dessin de M. F. Lix.)





ROME. — Revue de toutes les troupes pontificales passée par le général Renzier, en l'honneur des pères du concile, à la villa Borghèse. (D'après les croquis de M. C. Y.)



## CORRESPONDANCE

Nous avons reçu de Rome plusieurs lettres nous disant que le *Monde illustré* est, jusqu'à présent, le seul journal illustré qui ait reproduit fidèlement la vue de la grande procession du 8 décembre, sous le vestibule de Saint-Pierre.

Ce compliment, quoique flatteur, n'a pas lieu de nous surprendre.

Jamais le *Monde illustré* ne fait graver un bois à l'avance, et il était matériellement impossible de donner la gravure, exécutée d'après nature, avant le jour où elle a paru dans notre journal.

Nous n'aurions pas parlé de cette correspondance, si quelques personnes ne s'étaient enquis auprès de nous du motif de certaines différences graves qui existent entre notre dessin et un autre sur le même sujet qui a paru plus tôt, dans une autre publication. Le notre seul est exact, et nous répétons aux abonnés qui nous ont écrit :

*La procession n'a pas eu lieu dans Saint-Pierre.* Le Pape a mis pied à terre sur la première marche, il a seulement traversé le vestibule.

## LES NOCES CANDIOTES

Dans toute la Méditerranée orientale, le christianisme et l'islamisme ne sont que des religions superficielles. Les Druses et les Etrusques sont même franchement païens. A Chypre, Jésus et Mahomet, bien qu'officiellement reconnus, sont relégués dans un olympe tout à fait constitutionnel, où ils règnent et ne gouvernent pas. Les Grecs adorent Charon et saint Nicolas. Celui-ci, qu'on représente sortant du fond de la mer, est le ou la Nicolys des vases du musée Campana, divinité marine correspondant à la Vénus du soir et à son époux Protée. Charon ne s'est pas donné la peine de se faire baptiser et n'y perd rien aux yeux de ses adorateurs.

Les musulmans ont adopté saint Georges et saint Dimitrius, Peruse et Bellérophon, et surtout la Panaséia ou Vénus Urania, la cousine germaine de l'Hertha germanique et de notre Koridwen.

Cette déesse, jadis reine des mânes, préside encore aux mariages et aux enterrements. En dehors des cérémonies chrétiennes ou musulmanes, chaque nouvel époux, rentré chez lui, sacrifie un coq à Esculape, comme Socrate; l'époux lance une grenade contre la porte, en souvenir de Vénus, puis commencent des festins et des danses qui durent trois jours.

La mariée n'y prend pas part : on la colle contre la muraille, immobile, flanquée de deux grands cierges, au fond d'un appartement dont on a fermé les fenêtres. Il lui est défendu de bouger, et à chaque instant une fille d'honneur la mouche avec un mouchoir. Une petite fille de Vénus ne se permet ce luxe qu'à son mariage. Il est vrai que, grâce au divorce, elle peut se marier souvent et se moucher quelquefois.

Les musulmanes ne dansent pas en public, mais à domicile ; elles rivalisent volontiers avec les belles de Carpeaux. Les chrétiennes ne dansent qu'aux mariages, de même qu'elles ne chantent qu'aux enterrements, sur le même air.

Il n'y a jamais plus de deux danseurs à la fois, qui se succèdent à tour de rôle : deux dames, puis deux cavaliers, sans que jamais les sexes soient mêlés. Les danseurs tourbillonnent comme un ouragan. Lorsqu'ils s'accompagnent d'une faucille à grelots ou d'un sabre ture, leur chorégraphie, très-aventurée, prend beaucoup de caractère.

Les femmes font succéder le calme à la tempête, car leurs pieds ne quittent jamais la terre. Tous leurs mouvements consistent en un balancement des hanches et des bras, d'une lenteur contrastant étrangement avec la musique endiablée et les contorsions furieuses des deux ménestriers ; dont l'un râle un violon et l'autre un luth.

Les figures sont au nombre de quatre ; à chacune correspond un air particulier qui comporte des accompagnements en tierce. Ces airs, très-originaux et parfaitement rythmés, appartiennent au même type que la mélodie à deux fins sur laquelle s'adaptent les couplets bachiques et les complaintes d'enterrement en vers de quinze syllabes, rien que cela.

A la quatrième figure, une des danseuses défait l'écharpe, ou plutôt le mouchoir qui lui sert de ceinture, et fait le tour de sa compagne, qui piétine sur place. Encore un souvenir de la ceinture de Vénus.

J'ai déjà dit que les musulmans ne dansaient pas en public ; mais les musulmans ne s'en privent point. Le premier que j'ai vu sacrifier à Terpsichore n'était ni plus ni moins qu'un gendarme. Il ôta ses lourds pistolets, puis ses bottes plus lourdes encore, ornées d'un unique éperon, et se mit à cabrioler avec un entrain qu'un de ses collègues de Paris se fût cru forcé de réprimer.

J'avais apporté en Orient des préjugés sur la gravité de l'islam et celle de la maréchaussée, que les gendarmes turcs ne partagent nullement.

GRASSET DORCET.

## Revue des troupes pontificales

La revue à laquelle on avait convié tous les pères du concile se composait de toutes les troupes pontificales, y compris les détachements de Frosinone et les compagnies organisées pour le service des routes et la sûreté des villages. L'effectif total peut s'élever à une quinzaine de mille hommes.

La villa Borghèse, à la porte de Rome, sous le monte Pincio, est une résidence idéale. La nature et l'art embellissent cet ancien séjour du cardinal Scipion Borghèse, neveu de Paul V. C'est une nature élégante et pleine de style, assez abandonnée pour qu'on ait là l'illusion de la solitude la plus profonde à la porte même de Rome. Le pin parasol à la masse noire, le chêne vert au tronc rugueux, aux branches d'un dessin élégant, s'allient bien aux ruines, aux exèdres, aux temples dont est semée la villa. Des fontaines du plus bel effet, des statues antiques, des tombeaux se composent avec la ligne des arbres, et font un ensemble poétique et charmant, plein de grandeur et marqué de ce caractère antique qui fait penser aux *Églogues* de Virgile.

Le prince Borghèse avait prêté sa villa pour la circonstance, et convié les cardinaux, patriarches et évêques à s'asseoir sur les terrasses pour assister aux défilés. Tout Rome, avide de spectacle, a passé par la villa ce jour-là, et des milliers de voitures circulaient dans l'enceinte.

Un soleil splendide éclairait cette admirable nature, et faisait briller tout cet appareil guerrier, un peu dépaycé dans un milieu où on attend plutôt Tyrcis et Corydon que le dieu Mars.

La revue a eu lieu sur l'esplanade de l'hippodrome, appelé généralement ici la *Place de Sienne*. Tout autour s'étendent des gradins en cirque où la foule a pu s'asseoir, dominant tout l'ensemble. Les troupes étaient massées dans l'enceinte ; elles faisaient aussi la haie tout autour, et s'étaient même disposées, toujours en cercle autour de la ligne de l'hippodrome, jusque sur les pelouses supérieures.

La plupart des pères du concile avaient préféré se mêler indistinctement à la foule ; ce n'est qu'au moment du défilé général que Leurs Éminences sont allées s'asseoir sur les terrasses, dominant les troupes qui passaient à leurs pieds et qui les acclamaient au passage.

Le général Kanzler, accompagné d'un nombreux état-major dans lequel on remarquait des officiers anglais, français et allemands, présidait cette revue des forces du saint-siège. Il va sans dire que les



## LE PURITAIN

V

Le Puritain

(Suite)

Dans de telles dispositions d'esprit, je n'avais pas assez de force pour m'élever en moi-même contre ce hideux respect humain, qui est la plaie de ce qu'on appelle le monde ! Je m'étais cependant étudié à composer mon visage, et j'apportais tout aussi bien qu'un autre une face ennuyée, un visage inaltérable ; je m'étais fait un sourire, avec toutes ses nuances, qui partait du contentement placide à la joie de l'enthousiasme ; je souriais à un sot et j'acquiesçais à un intrigant ; je commençais, en un mot, à jouer mon rôle. Mais, par in-

stant, je me sentais honteux, humilié de cette perfidie volontaire, et après avoir entendu sans sourciller les mensonges et les banalités qu'on débitait autour de moi, après même avoir fait chorus à ces platitudes et à ces futilités, je sentais mon cœur bondir et le rouge me monter au visage ; alors je revendiquais mes droits et mon devoir d'homme sincère, je redressais ce qui me semblait faux ou mensonger ; je mettais mon cœur à nu, je me répandais comme une lave devant ces êtres gourmés et contenus, et cela avec des torrents de paroles, des gestes descriptifs et une pantomime expressive. Mon visage se colorait, la sueur perlait sur mon front, je plaidais pour la vérité avec une ardeur qui amenait un sourire sur le visage de ceux qui m'écoutaient. On se regardait avec surprise ; on semblait honteux pour moi de ces équipées audacieuses, et qui n'étaient point distinguées.

Pourtant il m'arrivait souvent de voir s'illuminer un visage et poindre une sympathie jusque-là cachée ; j'éveillais dans un cœur mal astreint à ces hypocrisies du monde le désir de s'y soustraire à son tour, ou je savourais la joie d'avoir fait jaillir une étincelle et communiqué la flamme à un foyer caché ; mais la masse de ceux qui m'écoutaient prenait un ton plus compassé, une physionomie plus contrainte, et sur le visage de tous se peignait une expression de gêne, comme si j'eusse commis une inconvenance.

Gontran, qui était un autre moi-même, et qui avait pénétré mes plus secrètes pensées, comprenait avec sa grande intelligence, sa douceur exquise et

son intuition de toutes choses, l'étrange maladie dont je souffrais ; il attribuait cette sensibilité inouïe à des douleurs précoces qui avaient développé cette intime faculté, et il expliquait cette renonciation prématurée et ce refus d'accepter le combat à la certitude instinctive que j'avais de souffrir encore ; mais il combattait ce penchant, qu'il trouvait fatal, et m'assurait que j'étais dans le faux. Il se prenait à me railler avec beaucoup de grâce, et c'est à lui que je dus de secouer cette torpeur raisonnée, d'entretenir en moi cette terreur secrète et ce détachement de tout ce qui était la vie, comme j'eusse entretenu une bienfaisante ivresse.

— « Mais vis donc d'abord, me disait-il, et nous verrons si tu as le droit de te plaindre. Sais-tu qu'au fond tu n'es qu'un monstre d'orgueil ! Tu ne veux point temporiser, dis-tu, et il te répugne de mentir et de feindre ; eh bien, sache que je suis résolu à aspirer la vie par tous les pores, à épuiser l'existence, et que je compte cependant ne pas mentir plus que toi. Quelle est donc cette pureté nouvelle, cette blancheur inconnue, ce pic vierge sur lequel la neige des monts n'a jamais été foulée ? D'autres que toi, je suppose, ont passé sur la terre inaltérablement justes.

« Ton renoncement est une lâcheté que tu dors d'un rayon de poésie. Il y a des devoirs à accomplir ; il est trop facile de reculer devant eux, acceptons-les tous plutôt, afin de les remplir.

« Ta léthargie, d'ailleurs, est un trop facile refuge ; tu veux contempler et jouir, mais alors tu es un fakir voluptueux, pas davantage. Tu n'as ni l'âme ni



zouaves, ce corps populaire des armées, ont été les héros de la fête; mais il serait injuste de ne pas louer la belle tenue des autres corps.

Y.

## Les grandes scènes du concile de Trente

TRANSLATION DU CONCILE A BOLOGNE

XI

ARRIVÉE DES AMBASSADEURS DE CHARLES-QUINT

Il n'entre pas dans notre cadre d'indiquer, même sommairement, les matières traitées par le concile de Trente. Nous nous bornerons à dire que, dans sa première période, des derniers jours de 1545 au printemps de 1547, il tint huit sessions, séparées entre elles par des prorogations d'une durée variable. L'intervalle des sessions, chacun le consacrait à des études préparatoires. Chaque session comprit, tour à tour, des séances publiques et des délibérations à huis clos dans les congrégations. Ces travaux des congrégations correspondaient exactement à ce qu'on appelle, dans les assemblées parlementaires, les délibérations des bureaux. Chaque congrégation avait à sa tête, avec le titre de président, un prélat distingué par son savoir et l'importance de son siège.

Les sessions s'inaugurèrent toujours avec la même solennité que la session d'ouverture, avec plus de solennité, pour bien dire. En effet, lorsqu'il fut connu partout que le concile était définitivement constitué, beaucoup de ses adversaires, n'espérant plus l'empêcher par leur abstention, prirent le parti de s'y rendre. Chaque semaine, arrivaient des évêques, des abbés, des docteurs. L'augmentation du nombre des pères prêtait plus d'éclat aux cérémonies, comme plus d'autorité aux décisions. L'arrivée des ambassadeurs de l'empereur et du roi de France donna lieu à des pompes spéciales.

L'empereur, à la vérité, avait, dès le commencement de 1545, envoyé en Italie, pour représenter sa couronne au concile, le cardinal espagnol de Mendoza. Mais il l'avait surtout chargé de mettre tous les obstacles qu'il pourrait à la réunion de l'assemblée. Le cardinal s'autorisa de son état de santé, réellement mauvais, pour séjourner partout ailleurs qu'à Trente. Venise était sa résidence préférée. De là, il suscitait aux légats toutes les difficultés dont l'occasion s'offrait. Il n'eut garde d'être présent à la séance d'ouverture.

Ses manèges ne furent pas récompensés par son

maître. Charles-Quint, lorsqu'il eut résolu de se faire représenter sérieusement au concile, jugea à propos de se désintéresser aux yeux du public des agissements précédents de Mendoza. Rien de mieux, dans ce but, que de paraître prendre tout à fait au sérieux la mauvaise santé du cardinal. Pour faire croire que telle avait été jusque-là la vraie et seule cause des absences de son ambassadeur, Charles-Quint en désigna un nouveau, Espagnol lui aussi, et grand seigneur, don François de Tolède. Mendoza fut outré.

Don François de Tolède arriva en grand équipage à Trente, le 30 novembre 1546. Les cardinaux légats envoyèrent au-devant de lui leurs maisons jusqu'à un mille en dehors des remparts. Les évêques espagnols et un grand nombre d'autres vinrent de leur propre personne à la même distance.

L'envoyé de l'empereur ne fit d'abord que toucher à Trente. Il se rendit à Padoue. Mendoza y était. Ils se concertèrent.

François de Tolède reparut à Trente dans les premiers jours d'avril. On avait dans l'intervalle décidé quelle place il occuperait au concile. C'était un banc particulier, « au-dessus de tous les prélats, » dit Pallavicini. Ce banc occupait le centre de l'hémicycle. Il faisait face au banc des légats. Il comprenait deux places. Deux personnes pouvaient s'agenouiller sur l'escabeau, surmonté d'un appui pour les bras.

L'ambassadeur de Charles-Quint fut, à bon droit, flatté de ces honneurs. Il alla tout d'abord, en audience solennelle, remercier les légats à leurs palais.

Le 5 avril, le concile étant en séance, François de Tolède y vint demander son admission. Pendant qu'il attendait avec sa suite, dans le salon spécialement affecté aux légats, la réponse du concile à sa demande, les légats transmirent sa demande aux pères. On décida que l'ambassadeur serait d'abord prié d'exposer lui-même sa requête. Trois évêques l'allèrent prendre et l'introduisirent. Lecture fut donnée aussitôt de ses lettres de créance. Après cette lecture, les pères lui firent une réponse bienveillante et flatteuse, mais sans rien préjuger quant à son admission. On le pria, sur ce point, de trouver bon que sa demande, avant tout, fût soumise à l'examen des bureaux.

Les bureaux arrêtaient, le lendemain 26 avril, les termes de la réponse à faire. Le lendemain, il y avait séance publique. Don François de Tolède vint de nouveau. On lui lut en projet la réponse proposée par les bureaux. Il l'accepta. Elle lui fut donc immédiatement et officiellement adressée par écrit à son palais. De ce jour, l'ambassadeur de Charles-

Quint prit assidûment part aux travaux du concile.

Mais, de ce jour aussi, les ambassadeurs du roi des Romains se tinrent complètement à l'écart. Seuls présents à l'ouverture du concile, on leur avait alors rendu de grands honneurs. La présence de François de Tolède amoindrait leur influence, et les reléguait, au point de vue des préséances, à un rang inférieur : ils ne voulurent plus reparaitre dans les délibérations, bien qu'ils continuassent de séjourner à Trente.

XII

ARRIVÉE DES AMBASSADEURS DE FRANÇOIS I<sup>er</sup>

Le roi de France imita l'empereur : il envoya son ambassade au concile. Elle était composée de trois membres : Claude d'Urfé, Jacques de Lignières et Pierre Danès. Ils arrivèrent à Trente le 26 juin.

Le 30, leur arrivée fut annoncée au concile en séance. Le concile accueillit cette nouvelle avec une vive joie. Leur droit d'être admis aux délibérations ne fit pas doute. Mais quelle place leur assigner ? Comment leur rendre des honneurs qui les contentassent, sans froisser les susceptibilités de l'Empereur ? Cette dernière crainte était si forte, qu'il fut proposé tout d'abord de n'admettre l'ambassade française à siéger qu'au-dessous de François de Tolède. En résumé, comme la question était délicate et appartenait exclusivement au cérémonial, la décision fut remise à la prudence des légats.

Les ambassadeurs français ne dissimulèrent à personne leur volonté très-arrêtée de ne pas laisser amoindrir, à leur occasion, les prérogatives de la couronne de France au profit de la couronne impériale. Ils ne paraîtraient pas au concile, dirent-ils, ou y siégeraient sur le pied de l'égalité avec don François de Tolède. Leur fermeté l'emporta. Les légats décidèrent et firent agréer que les représentants de la France et de l'Empire prissent place côte à côte, sur le même plan, avec les mêmes marques de distinction et d'honneur.

A ce triomphe officiel s'ajoutèrent des circonstances tout particulièrement flatteuses pour les ambassadeurs français. La cérémonie de leur introduction n'eut pas lieu seulement dans le même ordre et dans les mêmes conditions que celle de don François de Tolède. Elle eut lieu le 8 juillet, portes ouvertes; la joie manifeste des légats et des pères, une affluence exceptionnelle de la foule, tout témoignait de la manière la plus éclatante que la présence des hommes de l'État français au concile était un événement de haute signification et d'heureuse portée. Il n'y eut pas jusqu'au cardinal de Men-

le génie d'un homme, de peur d'avoir ses vices et de commettre les fautes inhérentes à sa nature.

« Enfin, ton mal est vulgaire, j'ai lu cela quelque part. C'est un mélange d'Oberman, de René, de Werther et de Child Harold, et tu aspiras à être aujourd'hui Manfred. Allons, laisse là tes airs de saule pleureur, dépose ton luth et chasse ces rides précoces de ton front foudroyé. De deux choses l'une : la vie est un combat ou un carnaval; si c'est un combat, combattons; si c'est un carnaval, déguisons-nous, cela me séduit davantage. Nous avons beaucoup d'illusions, ne les jetons à la mer que le plus tard possible. Tâchons surtout d'être bons; de toutes ces illusions-là, c'est la seule qu'il me serait vraiment pénible de perdre. »

Que voulez-vous répondre à un épicurien comme mon ami Gontran ? Il n'était pas couché sur des roses, lui, il avait charge d'âmes, et conservait sa gaieté entre cette petite sœur et ce père morose. Je n'avais qu'à essayer de vivre, et je vécus.

DÉBUT DANS LA VIE. — LA PRÉSENTATION.

C'était une déplorable tendance des chefs de famille, à l'époque à laquelle je fais allusion, de faire converger tout leur espoir vers ce qu'on appelle en France l'administration. Il semblait que le monde tout entier ne fût qu'un vaste ministère, dont chaque citoyen à sa naissance était marqué pour être

fatalement l'employé; on développait ainsi un amour de l'émargement, qui n'était pas fait, à coup sûr, pour favoriser l'indépendance du jugement. On supprimait toute initiative, tout effort de l'intelligence, toute ingéniosité de l'esprit; on ambitionnait, dans une carrière sans issue, une place toute tracée, toute définie, d'un horizon borné; on acceptait trop facilement d'être un infiniment petit rouage d'une immense machine dans laquelle on avait multiplié les pièces inutiles et sans fonction précise.

M. d'Epstein, mon tuteur, avait des respects indicibles pour la hiérarchie. Un ministre était pour lui un de ces êtres glorieux qui siègent dans une sorte d'empyrée; le titre d'ambassadeur lui remplissait la bouche, et pour peu qu'on fût pair de France, prince, ou seulement marquis, on pouvait être impunément un sot ou un homme peu scrupuleux. L'uniforme brodé, les titres sonores et les grands cordons lui donnaient le vertige.

Singulière tendance puisée à je ne sais quelle source, j'étais, au contraire, d'une indépendance féroce, n'admettant ni hiérarchie, ni distinctions, ni classification, autres que celle de l'intelligence, du cœur et des facultés; soumettant toute chose au même crible, et appliquant cette philosophie générale à tous les faits et à toutes les personnes. Je ne voulais être la dupe de quiconque.

M. d'Epstein prétendait que les mauvaises lectures m'avaient perdu; et de fait, Montaigne m'avait appris à lire en moi-même; La Bruyère, m'avait fixé sur ce qu'on doit appeler la dignité humaine; et Chamfort, qui allait bien directement à ma na-

ture, et dont les pensées étaient gravées d'une façon indélébile dans mon esprit, m'avait fait porter haut la tête et appris à savoir ce qu'est un homme, et ce qu'il doit attendre de lui-même.

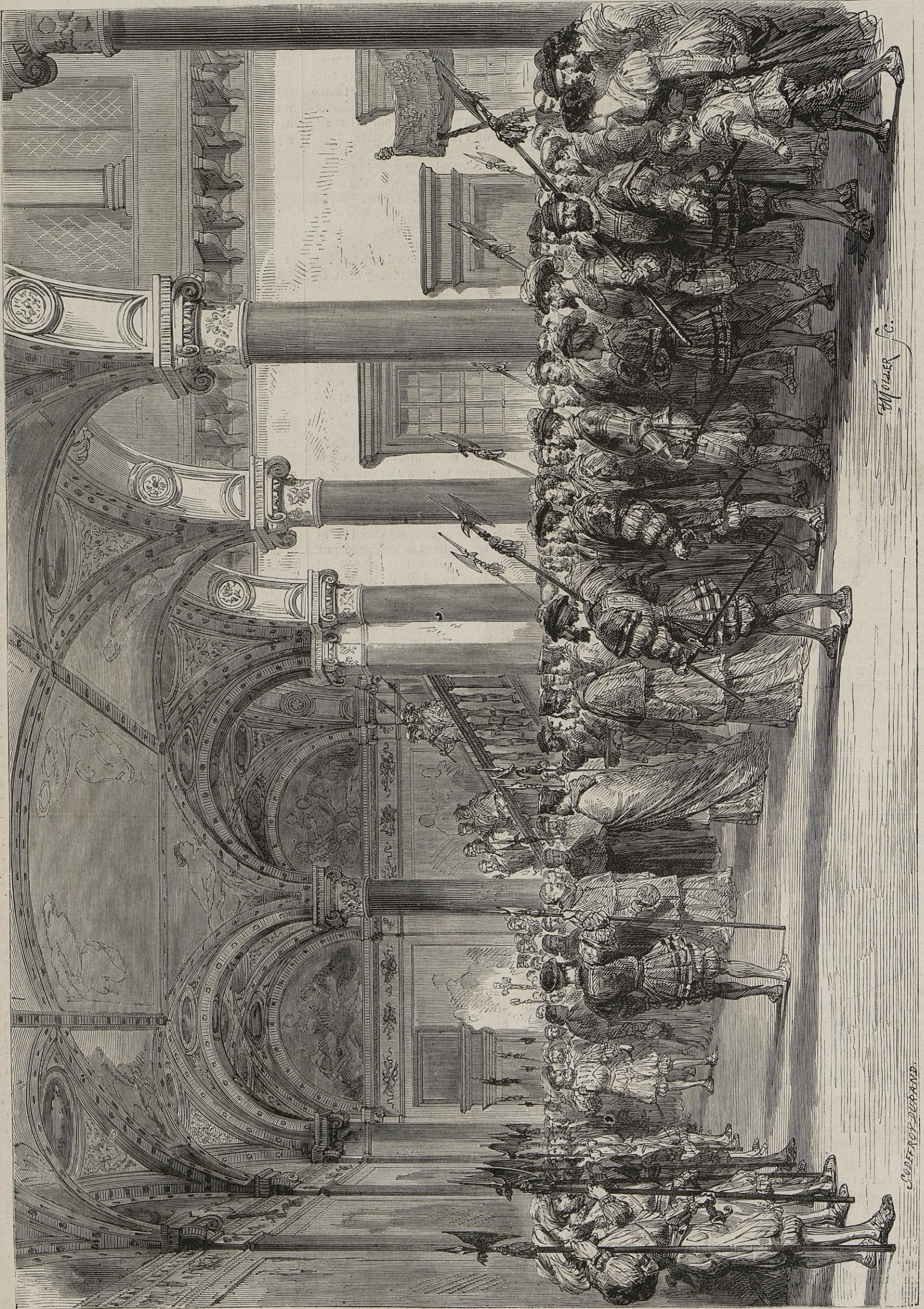
J'étais donc mal préparé pour embrasser la carrière que rêvait pour moi M. d'Epstein, et j'eusse fait, à coup sûr, un déplorable attaché, à quelque département que ce fût. Cependant, pour rien au monde je n'eusse voulu non plus qu'on supposât que je reculais devant une tâche quelconque à accomplir, et que je me retranchais dans une coupable oisiveté. Je n'en avais ni l'envie ni les moyens; car, quoiqu'on n'eût rien négligé pour me donner ce qu'on appelle une bonne éducation, je n'avais, de mon chef, aucun patrimoine. Je me laissai donc guider, sans murmurer contre la destinée qu'on voulait me faire.

Mon tuteur m'avait toujours parlé d'un mystérieux protecteur, dont il ne prononçait le nom qu'avec une sorte d'idolâtrie. C'était d'après ses conseils que j'allais faire mon droit, et, le jour où j'aurais pris mes grades, il m'introduirait auprès de celui qui se chargerait de mon avenir.

Ces années s'écoulèrent mélangées d'études arides et des plaisirs qu'entraîne la compagnie des jeunes gens, et le jour solennel arriva plus tôt que je ne l'aurais pensé.

Cravaté de blanc dès l'aurore, M. d'Epstein, grave, recueilli, affairé, vint me prendre dans ma chambre d'étudiant, me fit monter en voiture, et nous nous dirigeâmes vers l'un des hôtels ministériels qui existaient alors dans le faubourg Saint-Germain.





GODFREY-DURAND.

EMPIERER f. c.

SCÈNES DU CONCILE DE TRENTE. — Le prince-archevêque de Trente reçoit Charles de Lorraine dans son palais de Trente (D'après l'aquarelle exécutée à Trente par M. Charles Yriarte.)





COLONIES FRANÇAISES. — Sénégal. — Palabre Sarahkolé (conférence) où se discute la politique du pays entre les notables et le chef des tribus alliées à la France, sur les frontières de la colonie. (D'après les croquis de M. Mécolka.)



doza, qui, dans une intention visible d'être agréable à la France, et d'augmenter sans doute le dépit de don François de Tolède, ne choisit, pour paraître la première fois au concile, le jour où l'ambassade française y entra. Il avait obtenu de l'Empereur de conserver le titre et la qualité d'ambassadeur, conjointement avec don François de Tolède. Il voulut que sa présence fût un lustre de plus à l'honorifique victoire des Français. Il vint donc ce jour-là occuper sa place, quoiqu'il fût en réalité plus souffrant que dans bien d'autres occasions où il s'était, sous ce prétexte, tenu à l'écart.

LOUIS RACODET.

(La suite au prochain numéro.)

## REPRÉSENTATION EN LATIN

AU COLLÈGE WESTMINSTER

Cette année, comme les précédentes, a eu lieu au collège de Westminster la représentation d'une pièce en latin. La faveur d'assister à cette représentation est très-recherchée à Londres; je doute fort que les étrangers prennent à ces exercices autant d'intérêt que les Anglais. Entendre du latin prononcé à l'anglaise! c'est bien tout ce qu'on peut s'imaginer de plus bouffon. Les spectateurs étaient tous munis de livrets latins-anglais pour pouvoir suivre la pièce, et à plusieurs reprises ils manifestèrent leur satisfaction.

Les décors étaient assez beaux; ils représentaient Athènes; mais ces décors sont uniques, et quelle que soit la pièce représentée, c'est toujours à Athènes qu'elle se passe.

La salle de spectacle est construite dans le dortoir du collège et, dit notre correspondant, ce dortoir ne paraît pas des plus sains.

L. P. V.

## M. DELANGLE

M. Delangle, qui vient de mourir, était âgé de soixante-douze ans; il était né le 7 avril 1797, à Varzy, petit pays qui a donné le jour aux trois Dupin.

Le père de M. Delangle était un modeste entrepreneur; chargé d'une nombreuse famille, il dut s'imposer de lourds sacrifices pour placer son fils au collège de Varzy. C'est là que M. Delangle eut pour condisciple M. Philippe Dupin, avec lequel il se lia d'une amitié étroite.

En 1813, M. Delangle avait fini ses études, et il lui fallait songer à faire face aux terribles nécessités de la vie. Il débuta par la dure carrière de l'enseignement, et fut envoyé comme professeur de seconde dans un collège communal de l'Indre. La province lui pesait et il se sentait attiré vers Paris; il quitta donc sa chaire de seconde pour venir ici remplir les fonctions plus modestes, plus pénibles encore de maître d'études.

C'est alors, et pendant ce temps, que, sur les conseils de M. Philippe Dupin, M. Delangle fit son droit. Quand il l'eut terminé, il entra en qualité de collaborateur dans le cabinet de M. Dupin aîné; à partir de ce jour, il ne devait plus quitter le palais.

Cependant, il n'avait point de clientèle, et le découragement commençait à s'emparer de lui. M. Delangle a raconté cette phase de sa vie dans un discours qu'il a prononcé comme bâtonnier à l'ouverture de la conférence des avocats.

M. Delangle pensait alors à prendre une étude d'avoué dans une petite ville de la Nièvre. Un ami qu'il consulta lui conseilla de lutter encore, d'attendre le succès avec moins d'impatience et de ne pas perdre courage. M. Delangle demeura à Paris, et son nom ne devait pas y rester inconnu bien longtemps.

Dans l'affaire des sergents de La Rochelle, où il présenta la défense de l'un des accusés, Castille, sa plaidoirie fut remarquée par sa fermeté et sa mesure. Ce fut une affaire civile, une interprétation de testament, qui mit le sceau à sa réputation. A partir de ce jour, sa fortune fut rapide; les clients affluèrent chez lui, et, en 1836, n'étant pas encore âgé de quarante ans, il était bâtonnier de l'ordre des avocats.

Quels qu'eussent été ses succès dans cette profession, qui ne lui avait pas longtemps tenu rigueur, M. Delangle devait l'abandonner bien vite, et j'avoue que je suis un peu étonné de le voir accepter aussi facilement, en 1840, un siège d'avocat général à la cour de cassation.

M. Delangle semblait, d'ailleurs, porté vers la magistrature par son caractère et son talent; son caractère un peu hautain, un peu autoritaire, devait mal s'accommoder des mœurs du barreau, et son talent était bien plus celui d'un magistrat que d'un avocat: sa parole était froide, sans ornement, décidée, tranchante.

M. Delangle resta à la cour de cassation jusqu'en 1847, époque à laquelle il fut nommé procureur général à la cour de Paris; en cette qualité, il dirigea l'instruction des affaires Teste et Cubière et de l'affaire Praslin. En 1846, les électeurs de l'arrondissement de Cosne l'avaient envoyé siéger à la

Chambre; il n'y fut pas remarqué, son rôle politique fut effacé, sans éclat.

La révolution de 1848 lui enleva ses fonctions de procureur général et son mandat de député. M. Delangle redevint avocat; pendant près de trois ans il plaida dans toutes les grosses affaires, son nom fut mêlé à tous les procès importants; il eut peut-être la plus belle clientèle du barreau; tout cela ne devait pas l'y retenir, et le lendemain du 2 décembre, il rentra dans la vie publique. D'abord procureur général à la cour de cassation, il échangea bientôt ce poste élevé contre le fauteuil de premier président à la cour de Paris, qui lui était offert en même temps qu'un siège au Sénat. En 1858, il fut nommé ministre de l'intérieur; il quitta ce portefeuille pour celui de la justice, et c'est à la mort de M. Dupin qu'il fut remis à la tête du parquet de la cour de cassation.

La dernière affaire dans laquelle M. Delangle ait porté la parole est l'affaire Lesurque.

(Moniteur universel.)

## COURRIER DU PALAIS

Décidément, il faudra que je fasse encore, avant peu, un voyage dans le Midi, et que je revie la Provence. Par le temps de neige et de verglas qui règne à Paris, cela n'a rien de désagréable; il semble que les procès criminels naissent tout exprès sous ce doux ciel pour la santé et le bien-être des reporters qui ont la poitrine délicate; les scélérats m'appellent de deux à trois fois par an sur les bords de la Méditerranée. Je ne m'en plains pas trop personnellement, bien que j'aie perdu une bonne dose d'illusions sur le parcours de Paris-Lyon-Méditerranée.—Je sais maintenant, ce que ne croiront jamais les poètes parisiens, à savoir: qu'on peut être enterré sous les neiges à Orange et y mourir d'inanition, qu'il gèle d'une jolie force à Aix, le paradis des olives, et que Marseille est la ville où j'ai acheté le plus grand nombre de parapluies.

Si Méry, le plus convaincu des provençaux, existait encore, j'écrirais tout cela d'une plume tremblante, et je vous assure que je fais encore preuve d'un certain courage en publiant ces énormes vérités. Dieu sait comment je vais être accueilli à l'hôtel Nègre-Coste, quand je vais arriver à Aix pour le procès du nouveau Jud! On me prouvera clair comme le jour, et l'on me fera dire et écrire qu'il n'est jamais tombé de neige plus loin que Lyon, que, depuis le bon roi René, et même avant lui, il n'y a jamais eu de glace sur le cours d'Aix, et que

On nous introduisit dans une immense antichambre, où, chose étrange, deux jeunes ours prenaient leurs ébats sur les tapis, auprès d'une grande volière remplie d'oiseaux rares; ça et là, sur des chevalets, étaient dressés des tableaux de maîtres devant les fenêtres, dont on avait relevé les rideaux; des personnages à l'aspect officiel, au maintien guindé, se promenaient de long en large, en attendant qu'on les appelât; des individus d'une allure plus humble, portant sous le bras quelque objet de prix, faïence rare ou pièce d'orfèvrerie, étaient assis sur des banquettes, la tête nue, pendant que les premiers restaient couverts.

Je remarquai même dans un coin une énorme balance en acajou, du genre de celles qui servent à peser les jockeys dans les courses. Le caractère de cette pièce où nous attendions, le mélange confus qu'offrait cette réunion d'êtres et de choses, me firent tout d'abord une singulière impression, et je ne pus m'empêcher d'en témoigner mon étonnement à mon tuteur, qui ne sortit point de sa réserve, et se contenta de me répondre:

— Son Excellence est amateur d'objets d'art et sportman distingué; elle a beaucoup contribué à l'amélioration de la race chevaline.

— Mais l'ours? objectai-je, l'ours ne me paraît pas très... administratif.

— Silence, me dit M. d'Epstein, en fronçant le sourcil, c'est ici surtout qu'il faut apprendre à se taire, et ne jamais s'étonner de rien. Surtout, Maxime, n'avez jamais d'esprit; cela est fatal dans notre carrière.

Au même instant, un personnage d'une physiologie sympathique, âgé de quarante ans à peine, et déjà chauve, tête fine, jolie taille, au visage riant et à l'allure élégante et dégagée; dans lequel on trouvait, à première vue, un mélange de diplomate, d'officier de cavalerie, de viveur et d'artiste, s'avança vers nous, tendant la main à droite et à gauche avec une désinvolture facile, un air obligeant et une aisance qui contrastaient singulièrement avec la tenue guindée de la plupart de ceux qui attendaient.

Tout le monde se découvrit respectueusement; quelques-uns se courbèrent outre mesure, et les individus qui étaient assis dans les coins, sur les banquettes, se dressèrent comme mus par un ressort.

L'Excellence, car je fus bien forcé de croire que c'était elle, se promena de long en large pendant quelques instants avec un individu qui portait sous le bras une serviette gonflée de papiers, et, tout en écoutant attentivement ce que lui disait son interlocuteur, se prit à jouer avec l'un des petits ours. De temps en temps elle jetait un mot précis, net, et faisait une objection décisive, tout en caressant sa moustache. Le ministre congédia ainsi quelques personnes qui nous avaient devancées, fit un petit salut de la main à M. d'Epstein, comme pour exprimer qu'il serait à lui sur l'heure, et dit tout haut, en jetant un regard circulaire sur ceux qui restaient:

— Je vous demande mille pardons, messieurs, j'avais tant de monde, j'ai craint de vous faire attendre, et j'ai mieux aimé venir.

Et je vis que tout ce monde, payé par ce mot gracieux d'une longue attente, eût attendu désormais dix fois davantage. Cependant les marchands étaient là, discrets, à l'écart. L'Excellence les appela d'un signe, prit d'abord un grand plat de faïence qu'elle regarda en connaisseur, et le rendit en disant:

— C'est authentique, mais c'est attaqué. Je veux des pièces intactes.

— Et vous? dit-il à un autre qui portait une dague à pommeau ciselé. — C'est italien, cela? Tiens, je connais, je l'ai vue à Florence, chez Freppa. Comment cela vous est-il revenu? Je garde.

— Entrez donc d'Epstein, fit-il en nous faisant passer devant lui, et en me prenant familièrement par les deux épaules.

Nous nous engageâmes dans un large couloir, et, passant devant une grande et superbe pièce dont la porte était entrouverte et d'où s'échappaient des éclats de rire de voix féminines et des senteurs de cigare, le ministre nous fit entrer dans un petit cabinet où deux jeunes hommes à l'allure distinguée, le cigare aux lèvres, décachaient des lettres et les classaient.

— Eh bien! où en êtes-vous, jeune homme? me dit notre introducteur en coupant la parole à M. d'Epstein, qui s'appretait à faire une présentation en règle.

— Excellence, j'ai terminé mon droit.

— Vous avez bien fait, mon ami, c'est la grande route. Quelles langues parlez-vous?

— L'italien et l'anglais...



le parapluie est aussi inutile et aussi inconnu à Marseille que les patins au Sénégal.

Et je serai peut-être de bonne foi, quand je ferai cette amende honorable, tant est puissante, sous ces latitudes, la faculté de l'oubli.

Ne vous impatientez donc pas, ô mes lecteurs ou mes lectrices ; je vous parlerai de Troppmann tout à l'heure ! — Eh bien, oui, c'est aujourd'hui mardi que commence son procès, et je suis un des heureux et rares mortels qui vont contempler ce héros et sténographier ses paroles ; ma profession me donne quelques centimètres carrés dans cette salle d'assises si bien dorée, où l'on a l'avantage de n'entendre absolument rien ;.... mais laissez-moi vous parler auparavant d'autre chose.

Je vous disais donc que Jud, le trop célèbre Jud, l'assassin de M. le président Poinso, a eu des successeurs, dont le dernier est un nommé Humbert, un jeune garçon de 18 ans, qui a tenté de tuer, à coups de canne plombée, M. le docteur Constantin James. Le docteur dormait dans un wagon de première classe entre Marseille et Rognac, il était entortillé dans sa couverture et il était tranquille comme un homme seul dans son compartiment, lorsqu'il se sentit violemment frappé et, en un moment, son visage fut couvert de sang....

Eh bien oui, Troppmann, toujours Troppmann. J'écris ceci à la cour d'assises, au milieu du murmure des personnes qui réclament des places, leurs places quelquefois. Je ne vous parle pas de l'affluence du dehors, de la foule qui stationne devant le Palais-de-Justice, dans la cour, dans les couloirs ; je ne vous parle que de l'affluence à l'intérieur de la salle... de cette salle si bien dorée au plafond, dans laquelle on n'entend rien. Il est vrai qu'en revanche on y voit fort mal. Nous pouvons affirmer que, lorsqu'une cause est de nature à offenser la morale publique, il n'est pas besoin de prononcer le huis clos ; la cour peut être bien certaine que les journalistes n'entendront absolument rien.

Cela dit, je reviens au docteur Constantin James, et à son meurtrier, Humbert, arrêté quelques jours après à Marseille, au moment où il cherchait à vendre une montre d'argent. Ce malheureux avait cherché, avec un sang-froid imperturbable, un compartiment comme il le lui fallait, c'est-à-dire occupé par une seule personne, et encore lui fallait-il que cette personne eût une certaine apparence de fortune afin de ne pas faire une tentative infructueuse, et de plus il fallait que cette personne parût disposée à dormir. Arrivé à la gare de...

J'entends bien vos réclamations, ô lecteurs ; mais que voulez-vous que je vous dise aujourd'hui ? Je me

bâte pour finir ensuite mon histoire du chemin de fer de Lyon-Méditerranée. Troppmann n'est pas grand, il a le visage prodigieusement jeune, presque enfantin ; l'expression est douce et candide, *innocemment étonnée*. Il marche mal, penchant à droite, penchant à gauche, selon la jambe qu'il pose à terre, et comme si sa colonne vertébrale était en caoutchouc. On prétend du reste qu'il est d'une agilité merveilleuse, qu'il saute, qu'il bondit comme un véritable orang-outang ou comme un gorille. Ce n'est pas, du reste, le seul point de ressemblance qu'il ait avec cette race, la transition de l'homme (systèmes réservés, bien entendu). De plus, son pouce est d'une longueur tout à fait anormale, il arrive presque à la hauteur de l'ongle de l'index et il n'est pas *opposé* comme chez l'homme, de sorte que cette main est une patte...

Tenez ! au moment où j'écris ceci, un murmure, une sorte de frisson qui se produit dans l'auditoire m'avertit que Troppmann vient d'entrer au banc des accusés. En effet, je lève les yeux, et je le vois. — Eh bien, non !... — pas si candide et pas si juvénile que je vous le disais tout à l'heure. D'abord, ne vous fiez à aucune des photographies qui ont couru de par le monde et que j'ai vues toutes ; il n'y en a pas une seule — mais pas une seule — qui offre la moindre ressemblance avec cet accusé. Le teint est blanc et mat, les cheveux châtain clair, le profil hardiment accentué, le nez très-légèrement recourbé, si légèrement, que l'œil hésite continuellement. En tout cas, il est long et fermement arrêté, le menton est très-long et un peu fuyant. La bouche est grande et les maxillaires assez prononcées pour qu'au premier abord on se figure qu'il a quelque chose dans la bouche. Son regard est assuré, il sourit même parfois en disant quelques mots à voix basse au gendarme qui est à sa droite.

C'est tout ce que je pourrai vous en dire aujourd'hui, car il est peu probable que l'interrogatoire soit terminé avant demain à une heure fort avancée de la soirée.

Je termine donc l'histoire du nouveau Jud.

En y réfléchissant, elle sera bien vite terminée ; car elle n'est pas encore arrivée devant la cour d'assises, et je ne suis pas encore à Aix. Le meurtrier fut troublé dans l'exécution de son crime par un arrêt du train auquel il ne s'attendait pas. M. le docteur Constantin James résistait énergiquement, il avait mordu la main de son agresseur ; mais, déjà affaibli par ses blessures, il allait succomber, quand tout à coup il sentit, plutôt qu'il ne vit, l'assassin se retirer, et il l'entendit lui dire : « Pardonnez-moi, monsieur, c'est la misère. »

Le coupable avait sauté sur la voie, et il avait disparu.

Encore une aventure qui va faire étudier pendant quelques mois la question de la sécurité des voyageurs sur les chemins de fer ; puis la question ennuiera le public, qui ne s'en occupera plus ; puis les journaux se fairoient, et les inventeurs songeront à autre chose ; puis on tuera encore un monsieur ou une dame ; puis... puis toujours à recommencer.

Il n'y a pas d'autre moyen à trouver que celui qui existe sur les chemins de fer allemands et suisses : communication entre tous les compartiments par un couloir qui coupe tout le train dans sa longueur... Mais quand verrons-nous cela ?...

Troppmann écoute la lecture de l'acte d'accusation d'un air quelque peu sardonique. Il tient sa tête droite et immobile ; il a les yeux fixés sur la fenêtre qui est en face de lui, au-dessus du banc des jurés.

Mon Dieu ! quelle belle tribune l'architecte avait ménagée à la presse dans cette belle salle dorée où l'on entend si mal et où l'on voit si peu clair ! Il y aurait eu là de quoi placer aujourd'hui les rédacteurs qui sont venus de toutes les parties de la France et de l'étranger. Ces rédacteurs se plaignent avec raison d'être si mal partagés, en retour de l'hospitalité qu'on nous accorde si largement quand il nous arrive d'aller recueillir un procès célèbre dans une grande ville de France, en Belgique ou en Suisse.

Mais la belle tribune, faite pour nous, n'a pas été pour nous.

Et pourtant, la véritable publicité, c'est la presse ; il faut se dire que, l'un dans l'autre, chaque journaliste représente vingt mille lecteurs !

Et puis, pour finir par la formule obligée : « l'audience continue ! »

PETIT-JEAN.



CHATELET : *Paris-Revue*, revue-féerie-ballet en quatre actes et vingt-six tableaux, par MM. Clairville, Siraudin et William Busnach. — AMBIGU : Reprise de *l'Auberge des Adrets*. — FOLIES-DRAMATIQUES : *Les Turcs*, opéra bouffe en trois actes, paroles de MM. Hector Crémieux et Adolphe Jaime, musique de M. Hervé.

« L'enfer manque de zinc ! » s'écrie Satan au lever du rideau de *Paris-Revue*. Vainement a-t-il mis

— L'italien, c'est du dessert ; l'anglais, c'est indispensable. Mais il faut parler l'allemand, c'est nécessaire maintenant ; l'avenir est là. — N'est-ce pas, d'Epstein, c'est aussi votre avis ? Faites-le donc voyager, ou bien envoyez-le moi d'abord le matin ; nous lui apprendrons la cuisine. — Il a l'œil vif. — Vous amusez-vous un peu au moins, jeune homme ?

M. d'Epstein était visiblement gêné. — Il ne s'amuse que trop, murmura-t-il.

— D'abord, d'Epstein, souvenez-vous qu'on ne s'amuse jamais trop si on travaille assez ; c'est une balance. — J'ai beaucoup connu votre père, monsieur, c'était le plus fort de nous tous, il est mort trop jeune, c'est un meurtre, cela... Fumez-vous ? ajouta-t-il en me présentant une coupe où il prit lui-même un cigare.

Il me présenta sommairement, mais avec courtoisie, aux deux jeunes secrétaires qui assistaient à cette scène et me tendit cordialement la main.

Nous faisant alors passer devant lui dans le couloir, il alla rejoindre la nombreuse société qui l'attendait. C'était évidemment une audience des plus intimes, car les éclats de voix et les rires sonores arrivaient jusqu'à nous, malgré la porte et l'épaisse tapisserie.

#### LE SECRÉTAIRE INTIME

Mon tuteur, une fois sorti de là, m'assura que j'é-

tais lancé. Moi, de mon côté, je me souvenais d'avoir vu passer, dans les romans, des personnages comme celui auquel on venait de me présenter, et j'étais surpris de ce que je venais de voir et d'entendre. Mais d'autres étonnements m'étaient réservés.

Je me rendis en effet le matin chez l'Excellence, et devins une sorte de secrétaire intime, partageant cette faveur avec mes deux collègues.

Ce fut une vie singulière, et j'ai beaucoup appris de choses au contact de ce singulier homme d'Etat, qui a laissé la réputation d'un *homme fort*, et chez lequel il n'y avait aucune trace de ce que M. d'Epstein appelait la tradition.

C'était un milieu singulier. Je puis dire qu'en quelques mois j'ai vu défilé là tout ce qui a un nom à Paris, dans quelque monde que ce soit. Il régnait la plus complète égalité, l'absence la plus absolue de morgue ou de hiérarchie ; mais malgré cet abandon, on me parut conserver la plus grande déférence pour Son Excellence, qui était une autorité et jouissait de la plus haute influence.

Le monde entier passait par ce grand salon, où je parvins à entrer dès le premier jour. Diplomates, pairs, députés, artistes, généraux, hommes du monde, journalistes, auteurs dramatiques, acteurs même, venaient là et se rencontraient, avant onze heures, dans une promiscuité singulière, sur une sorte de terrain neutre. On parlait des choses les plus graves de la politique sur un ton des plus badins, au milieu des nuages de la fumée des cigares. Parfois même on annonçait une actrice à la mode, une diva

en renom, qui tombait au milieu de cette réunion bariolée. Son Excellence s'avancait, le sourire aux lèvres, saisissant les deux mains de la visiteuse, qui devenait le centre de la conversation. On abandonnait alors tout sujet sérieux, et, en un instant, on passait en revue toutes choses, comme dans un foyer de coulisses ou devant la cheminée d'un cercle. Et c'étaient des saillies, des éclats, des lazzis ; cela me rappelait un peu, avec un parfum de chancellerie en plus et un chatolement d'allusions mondaines et d'échos de la vie élégante, les intérieurs d'ateliers d'artistes, que je fréquentais déjà.

Je ne saurais oublier tout ce que j'ai vu là d'imprévu, d'original, de caractéristique. Cela du reste pourrait peut-être servir à l'histoire anecdotique de ce temps-ci. J'étais vite arrivé à une certaine confiance, et on m'avait donné le département des affaires intimes. Par-ci par-là mes fonctions m'initiaient cependant à des intérêts de l'ordre le plus élevé, mais je ne pouvais m'habituer facilement à cette façon sommaire de traiter les choses sérieuses. J'étais silencieux, muet, réservé ; j'introduisais, sans même les regarder, des personnes voilées qui parlaient de hautes spéculations avec l'assurance et la volubilité d'un homme d'affaires. Vingt fois le jour je recevais l'ordre de glisser quelques louis dans la main de solliciteurs que je reconnaissais pour les avoir vus paraissant tenir le haut du pavé là où ils étaient.

CHARLES YRIARTE.

(La suite au prochain numéro.)



son enfer en commandite, le roi Satan s'ennuie, mais à regretter le paradis, sous sa mitre faite d'un chaudron renversé. Telle est aussi l'opinion de M<sup>me</sup> Satan : « L'enfer manque de zinc ! » Et voilà pourquoi une belle nuit, M. et M<sup>me</sup> Satan, — sans s'être préalablement entendus, — prennent le train de Paris, chacun de son côté, madame avec la caisse et le caissier (car depuis *la Fièvre du jour* et *les Brigands*, une pièce qui se respecte ne saurait se passer d'un caissier infidèle), et monsieur en compagnie de Méphistophélès, non plus le maigre et strident tentateur que vous savez, mais un mignon Méphisto capitonné, ce qui change agréablement les idées reçues.

Seulement, et c'est ici qu'éclate dans tout son lustre la supériorité du sexe faible sur le sexe fort, tandis que M. Satan, resté fidèle aux modes de 1825, s'habille avec des culottes claires, un habit bleu-barbeau et des breloques à la ci-devant jeune homme, M<sup>me</sup> Satan arrive boulevard Haussmann, toute stylée, toute grée, toute pavoisée aux couleurs les plus récentes, pareille à ces froufrous de province qui savent à l'avance leur Paris sur le bout de leur éventail, et qui n'ont besoin, pour être sacrées Parisiennes, qu'à secouer la poussière de leurs bottines sur le marche-pied du wagon qui les apporte.

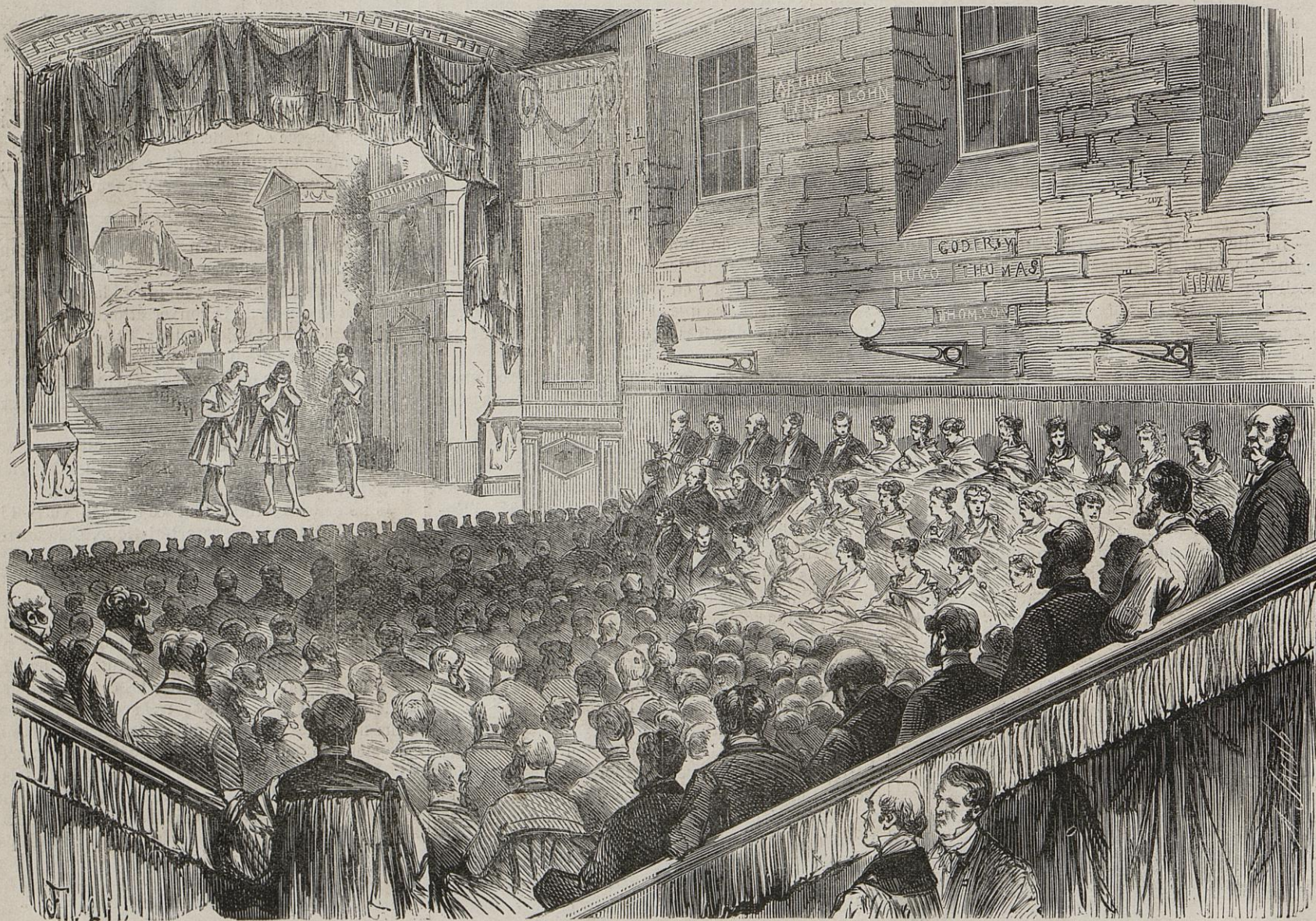
Promener M. et M<sup>me</sup> Satan, Méphistophélès et le caissier à travers le Paris nouveau, les faire se chercher, se rencontrer et se fuir, recommencer à leur profit *la Cagnotte*



M. Delangle, procureur général près la Cour de Cassation, décedé le 27 décembre.  
(Photographie de M. Reutlinger.)

de M. Labiche, tout en les faisant assister aux curiosités, aux joies et aux drames de l'année qui demain s'appellera l'an passé, telle a dû être, je le suppose, l'intention des auteurs du Châtelet. Par malheur, la revue promise s'égare vite dans les sentiers détournés de la féerie, et ce serait là le défaut capital de la pièce, si une pièce où le plus grand mérite [du poète est de savoir s'effacer à propos devant le peintre et le machiniste, pouvait littérairement avoir des défauts. D'ailleurs, nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre, lorsque, après ne nous avoir promis qu'un tableau de Paris, on nous conduit par-dessus le marché en Orient, et même un peu plus loin, — dans la lune.

Ce que MM. Clairville, Siraudin et Busnach nous ont fait voir de Paris : l'éternelle scène dans la salle, l'éternelle conférencière, les éternelles personnifications des journaux, les éternelles parodies des pièces, les éternelles imitations des acteurs, tout cela n'offre rien de bien merveilleux ni de bien inattendu, et l'on en supprimerait les trois quarts que je n'en regretterais pas grand'chose, — sauf pourtant l'arrivée d'un train à la gare Saint-Lazare, avec un vrai tunnel, de vrais wagons, de vrais employés, une vraie locomotive, de la vraie vapeur et de la vraie fumée ; — puis encore une jolie vue du boulevard des Italiens, à minuit, avec ses restaurants illuminés, où le spectateur peut apercevoir, à travers les rideaux des cabinets particuliers, de réjouis-



ANGLETERRE. — Représentation d'une pièce du répertoire antique, jouée en latin par les élèves du collège de Westminster. (Croquis de M. Godefroy Durand)



LE MOIS COMIQUE, PAR CHAM



— Vous avez été en Égypte? la belle affaire! moi aussi! j'en reviens



— Mais laisse-moi donc tranquille! Je veux que tu montes à ta tribune! ça fera bien dans notre quartier!



— Vous êtes ancien député, c'est possible, mais vous ne pouvez pas revenir jouer avec votre couteau de bois dans la tribune publique.



— Tu prends un parapluie pour aller à la Chambre  
— Si la séance était orageuse!



— Ah sapsristi! ça me fait un drôle d'effet d'être ici! Voilà que je ne me rappelle plus quelles sont mes opinions!



— J'ai lu ton manifeste de la gauche! c'est pas gentil! tu n'as pas trouvé moyen d'y glisser un mot aimable pour ta petite femme!



— Si on ne valide pas mon élection, j'en ai plus qu'à m'engager à l'Odéon pour jouer ce rôle-là!



— Vous me ferez 500 vers!  
— C'est bien! je vais réclamer dans les journaux



— Avec le canal de Suez c'est plus rien du tout, le voyage dans l'Inde!  
— Profites-en! toi qui ne sais où passer tes soirées.



— Faut-il que ce soit courageux un isthme! moi qu'a jamais osé tant seulement me laisser percer les oreilles.



— Quel malheur! que ferai-je de mon uniforme si je ne suis pas valide?  
— Je le retoucherai, je vous en ferai un uniforme d'invalides.



— Mais non! j'ai encore plusieurs caissiers à faire filer avant moi!



santes ombres chinoises. Saluons M. Nestor Roqueplan!

Ce que je regretterais, par exemple, et ce qui vaut la peine d'être conservé, c'est ce qui n'a aucun rapport avec le titre de *Paris-Revue*; c'est la vue de l'isthme de Suez, c'est la place d'Ismaïlia, c'est le harem du bey, où se meuvent de mignonnes odalisques vêtues du haut en bas d'une gaze légère qui semble faite avec du caramel filé (Siraudin étant un des auteurs, rien d'étonnant à cette préoccupation de confiserie); ce sont les almées aux burnous lamés d'or, les bayadères au dos de lézard, châttoyant sous les jets verts et rouges de la lumière électrique, les dervichesses tournoyantes, les cymbalières étourdissantes; c'est la danse du... corsage, sur un petit tapis, et une seconde danse dont j'oublie le nom, et qui est absolument le contraire de la première; c'est aussi le pas de l'abeille, que j'avais un instant espéré voir exécuter à fond comme en Turquie; c'est le quadrille des Clodoches, qui n'est point aussi dépaycé qu'on pourrait le croire dans cette orientale, puisqu'il a été contemplé par les quarante siècles des Pyramides; ce sont les clowns, les jongleurs, les bossus; ce sont les femmes en monceaux, en grappes, en cariatides; ce sont les pluies d'or, les torrents de feu, les entassements de pépites, les étoiles et le soleil, les monstres saturniens et les paysages lunaires! Et tout ce que j'oublie!

Voilà ce qui réussit toujours, et forcément; et voilà ce qui a réussi une fois de plus au Châtelet. Les acteurs pâlisent un peu dans ces sortes d'ouvrages; ils s'effacent sous le scintillement du paillon. On distingue pourtant, dans *Paris-Revue*, M. Ambroise, qui tâche de demeurer un comédien au milieu des fantoches et des êtres à double face. M. Montrouge se détache également de cet ensemble incandescent; il se soumet avec bonhomie à son rôle de compère infernal, et dit spirituellement quelques couplets spirituels. J'aperçois M<sup>lle</sup> Céline Montalant et M<sup>lle</sup> Berthal: la première, tour à tour reine des damnés, cocodette, conférencière, manola, sultane favorite, est ravissante dans ses métamorphoses; la seconde porte le veston du petit crevé aussi crânement que le manteau court de Méphisto, déchiqueté en ailes de chauve-souris. Voici encore, arrachée aux Alcazars de faubourg et vêtue de sequins triomphants, Kadoudjà, la brune Kadoudjà, dont le nom éveille la monotone et charmante mélodie arabe.

Au tour des animaux maintenant, car la conscience du chroniqueur doit s'étendre à toute la nature. Ces animaux sont d'abord deux jolis bourriquets, les mêmes, dit-on, qui portaient M<sup>lle</sup> Céline Montalant en sa galante fuite en Égypte; — plus, un délicieux petit cochon, tout rose, avec le museau noir; un cochon dont M. Taine admirerait l'œil doux, la queue en vrille et l'oreille philosophique. Quel fou rire a excité ce candide animal à son apparition! Je ne sais pas si nous sommes Athéniens, mais, à coup sûr, depuis Aristophane et les cochons de lait des *Acharniens*, jamais cochon n'obtint pareil succès sur un théâtre:

Car tout est bon en toi: chair, graisse, muscles, tripes...

Il me reste peu de place pour parler de la reprise de *L'Auberge des Adrets* à l'Ambigu; mais que n'a-t-on pas dit et que n'a-t-on pas écrit dans les temps passés sur cette farce sanglante! Frédéric Lemaître, qui ne se fait jamais prier pour reprendre *la Vie d'un joueur* ou *Don César de Bazan*, a hésité devant la terrible *Auberge*. C'est un jeune présomptueux, du nom de Manuel, qui est entré dans le pantalon rouge du personnage. M. Perrin joue Bertrand, qu'il a joué autrefois après Rébard et après Serres. Il y a toujours un fond de cauchemar dans ce mélodrame manqué.

Qui le croirait? *Les Turcs* des Folies-Dramatiques sont une imitation de *Bajazet*. Après s'être attaqué à Goëthe dans *le Petit Faust*, M. Hervé s'attaque aujourd'hui à Racine. Rien n'est sacré pour ce compositeur toqué. La vérité m'oblige à convenir que son extrême audace a été une fois de plus victorieuse. Sa musique enlève tout, et donne des ailes aux turbans les plus tragiques. M. Milher, indispensable désormais aux succès de M. Hervé, est fort amusant, comme toujours. La nouvelle Roxane,

M<sup>lle</sup> Augustine Deveria, arrive de Russie en ligne directe: sa beauté est incontestable, et son talent est réel. A quoi n'atteindra-t-elle pas?

CHARLES MONSELET.

## CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE: *Rêve d'amour*, opéra-comique en trois actes, de MM. d'Ennery et Cormon; musique de M. Auber (20 décembre).

Depuis quelques jours nous ne rencontrons que gens qui nous harcèlent de questions sur *Rêve d'amour*. C'est même par le supplice de cet interrogatoire en règle et incessant que nous expions d'ordinaire la faveur d'avoir assisté à une première représentation courue. Et, pour le dire en passant, nos amis semblent moins curieux de *la Fête de Piedigrotta* et de *la Bohémienne*, qui sont fruits nouveaux aussi.

On nous demande surtout d'établir un parallèle entre *le Premier jour de bonheur* et *Rêve d'amour*, qui sont les deux dernières partitions de M. Auber. Le parallèle est une forme littéraire usée, tout au moins un jeu innocent de l'esprit auquel nous ne voulons nous amuser. Mais pour couper court à toute glose, eh bien! non, *le Rêve d'amour* n'égale point *le Premier jour de bonheur*.

Ce « non, » j'en conviens, est brutal comme un bulletin de vote; et pourtant comment s'y prendre pour dire la vérité à qui on la doit?

Si donc, au cours de cet article, notre admiration pour M. le directeur (spirituel) du Conservatoire nous incitait à égrener quelques adjectifs trop enthousiastes, le lecteur voudrait bien y mettre quelques sourdines.

Il ne faut d'ailleurs pas s'y tromper, *Rêve d'amour* n'est point une œuvre sénile, bien que son auteur l'ait achevée au seuil de sa quatre-vingt-neuvième année. Si le tour des idées n'en est pas très-neuf et incisif, si la couleur générale a semblé un peu terne, le cas s'est déjà présenté dans la carrière de M. Auber (*Leicester*, *la Barcarolle*, *Jenny Bell*, etc...). A y bien regarder, M. Auber n'a jamais été jeune dans le sens de la maladresse inexpérimentée, il ne sera jamais vieux non plus dans celui de l'impuissance. Tout au plus le surprenez-vous à sommeiller de temps à autre.

*Quandoque bonus dormitat Auberus.*

Il fut une fois un adroit enfileur de paradoxes qui publia un livre pour démontrer *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé*. On pourrait par le même procédé, et avec plus de vraisemblance, établir que M. Auber a toujours eu une quarantaine d'années.

Et puis, la musique du maître français par excellence, et parisien par surcroît, a ce que l'on pourrait appeler la santé mélodique. Elle est constituée de façon à résister au temps et aux variations de la mode, car elle chante à la surface, tandis que dans les dessous, et jusqu'aux profondeurs où atteint la contre-basse, elle est faite de main d'harmôniste.

M. Auber, savant, est d'ailleurs mal connu des indifférents qui n'accordent de science qu'aux compositeurs qui leur martyrisent les oreilles. Et puis en lui le mélodiste apparaît seul, tant il est brillant. C'est l'histoire du feu d'artifice dont vous admirez tout pâmé le fol incendie, sans soupçonner les ingénieuses charpentes qui le soutiennent.

A prendre en bloc la partition de *Rêve d'amour*, on y retrouve bien toutes ces qualités dont est fait le génie souriant de M. Auber; mais elles y sont à un degré inférieur. Les lueurs mélodiques qu'elles projettent s'amortissent, pour ainsi dire, en se tamisant au travers d'une glace dépolie.

Le premier acte pourtant a de l'éclat et surtout du mouvement. C'est le meilleur des trois. La romance sur laquelle Capoul fait son entrée s'élève même à une certaine température, et devient tout à fait brûlante dans la péroraison de la phrase. Ce morceau, à notre grand étonnement, n'est pas rappelé dans le cours de la partition, ainsi que M. Auber l'a souvent pratiqué avec tant d'à-propos; et c'est dommage, car il peint justement les ardeurs d'un rêve amoureux, et pourrait servir de second titre à la pièce.

Notre goût nous porte à préférer encore les couplets si bien enlevés par M<sup>lle</sup> Girard, et qu'on pourrait appeler la chanson des moutons. Une chanson bien tournée vaut un long opéra, comme un sonnet sans défaut vaut un long poème.

Ces deux morceaux, avec un chœur en style ancien (la demande en mariage intercalée dans l'introduction) sont ce que nous avons noté de plus saillant dans le premier acte.

Le second acte est moins riche. On y peut signaler pourtant la romance: *J'ai perdu ma tourterelle*, que chante Gailhard avec beaucoup de style, et le duo entre Capoul et M<sup>lle</sup> Priolat, bien que la strette en soit assez peu distinguée d'allure. M<sup>lle</sup> Priolat, pour le dire en passant, vient du Théâtre-Lyrique, où on l'avait remarquée dans un rôle épisodique de *Rienzi*. Malgré les bonnes qualités qui sont en elle, son succès a été moindre à l'Opéra-Comique, où elle avait pour la première fois à supporter un rôle de longue haleine.

Au troisième acte on a bissé le trio, spirituel et surtout très-scénique, entre Capoul, Sainte-Foy et M<sup>lle</sup> Girard... Je m'arrête à cet excellent trait de comédie lyrique, et je ne pousse pas plus loin une nomenclature qui deviendrait aride comme une table des matières. A la plupart des autres morceaux, hélas! s'appliquent, selon nous, les critiques générales que nous avons esquissées plus haut, et où nous avons tenté de concilier l'amour de la vérité et le profond respect que nous inspirent les œuvres de M. Auber.

La pièce... bien habile qui la racontera. Les auteurs eux-mêmes seraient embarrassés d'en établir le scénario à l'usage du public. Aussi ces messieurs sont trop forts! ils font mouvoir leurs personnages comme les joueurs d'échecs mettent les pièces en mouvement sur l'échiquier.

Si nous avons bien saisi pourtant la ficelle-maîtresse de l'intrigue, un jeune paysan du nom de Marcel s'est aventuré un soir à embrasser une jeune fille du nom d'Henriette, qui dormait sous un arbre. Ce baiser, timide étincelle, a allumé un incendie dans le cœur de Marcel. Mais comment épouser Henriette qui est marquise? Marcel se fait soldat, et quelque temps plus tard revient capitaine. Nouvelle difficulté: Henriette n'est plus marquise; elle a pris, ou plutôt repris des habits de villageoise, car on est venu lui apprendre qu'elle était la fille d'un paysan qu'un grand seigneur avait recueillie dans une chaumière, et élevée par charité, en lui cachant le secret de son origine.

Ici ne finit point l'histoire: Henriette renonce à épouser Marcel, en lui faisant accroire qu'elle est sa sœur, et le force à épouser sa cousine Denise, qui se mourait d'amour pour lui!... C'est là du dévouement ou nous ne nous y connaissons pas, nous qui de notre côté avons fait quelque effort pour narrer ces inventions romanesques.

Notez, s'il vous plaît, que nous avons retranché du récit divers incidents, tels qu'aventures d'enfants perdus et retrouvés, d'oncles découverts au moment propice, etc..., qui font ressembler la pièce à une enquête de notaire, poursuivie au travers des registres de l'état civil.

Et puis, à onze heures et demie, quand ces affaires de famille semblent débrouillées, on en a encore la tête troublée; et c'est à se demander si par hasard on ne serait pas son propre neveu.

ALBERT DE LASALLE.

## CHRONIQUE ÉLÉGANTE

L'hiver du solstice, rarement d'accord avec l'hiver atmosphérique, est un ami pour les femmes et pour les enfants. C'est qu'il inaugure son règne par Noël et le jour de l'an, c'est-à-dire par une pluie de cadeaux. Jamais prince ne fit plus magnifique don de joyeux événement. Jamais on ne sent mieux qu'à cette époque de l'année la vérité de l'aphorisme: « le bonheur rend meilleur. »

Les magasins font les plus grands efforts pour répondre à toutes les exigences. Le Grand-Marché-Parisien, entre autres, s'est surpassé. Cet établissement, qui vend au prix de gros, avec escompte de 3 0/0, a l'idée ingénieuse d'offrir, à titre gracieux à sa clientèle, ses nouveautés en lingerie, fourrures, rubans, dans des enveloppes artistiques qui en doublent la valeur.

Dans cette sébile, garnie de monceaux d'or et d'argent, se cache une cravate colibri, en plumes d'oiseaux



rare, doublée de satin et fermée par une tête naturalisée.

Qu'est-ce que cette bûche que l'on m'adresse mystérieusement, dit Célémène avec une moue dédaigneuse? Mon marchand de bois veut me faire rougir à sa facture? Le doigt se pose sur un ressort, la bûche s'ouvre... elle contient une jolie coiffure d'intérieur, mouseline bordée de valenciennes et garnie de nœuds velours ou rubans, qui vous fait aimer le coin du feu.

Cette valise artistique renferme un manchon d'astrakan naturel à 25 fr., ou en martre de Suède à 48 fr.

Ces étagères, ces jardinières, ces sacs à ouvrage, cuir de Russie et appliqués d'acier, ces trousseaux de voyage, ces buvards, ces portefeuilles, vous tentent par le double appât de l'élégance et du bon marché.

Nous voici dans le domaine de Bébé. Comme ces chérubins, frais et roses, écarquillent leurs beaux yeux et tendent une main suppliante vers ces bébés tête de cire, à perruque, ces bébés gesticulant, ces bébés parlant, depuis 20 c. jusqu'à 6 fr. 25; boîtes de meubles, jouets, ménages, jeux de cubes, feraient rester là bambins et bambines jusqu'à leur majorité.

Quittons ces fantaisies pour donner un coup d'œil aux soieries. D'abord le poul de soie véronèse, fond blanc, rayé de nuances fines, à 3 fr. 90; il fait de charmantes robes de soirées; le taffetas italien, uni, de teintes nouvelles, à 4 fr. 90; le cachemire de soie noir, gros grain, à 8 fr. 75, d'une solidité garantie. Nous nous sauvons pour éviter le magnétisme du goût qui règne ici en maître et explique la vogue toujours croissante du Grand-Marché-Parisien.

\*\*

Les grandes dames veulent-elles reprendre enfin le haut du pavé, et rejeter sur les bas côtés les femmes du demi-monde, en leur abandonnant tout le clinquant de la mode du jour? Le cachemire, que reprennent ces privilégiées de la naissance, du rang, de la fortune, le ferait croire. Le cachemire, que leurs mères leur ont appris à porter, est un signe de distinction bien autrement probant qu'un chiffre armorié. Il fait surtout ressortir la grâce pudique et l'élégance native qu'une femme vulgaire ne saurait imiter.

\*\*

En quelque saison que ce soit, on ne se lasse vraiment pas du foulard de la Malle des Indes. C'est qu'il n'est pas de tissu plus seyant, plus doux au teint, à la fois plus riche, plus modeste et plus économique.

La coquetterie féminine, malgré ses aspirations à la poésie, est fort positive; il faut parler aux yeux de ses adeptes et convaincre leurs doigts. Le foulard de la Malle des Indes remplit toutes ces conditions. Finesse et souplesse du tissu, richesse et fraîcheur des nuances, grâce et originalité du dessin, il a tout pour lui, cet heureux fils de l'Inde, né sous un soleil ardent, au milieu d'une fleur luxuriante à laquelle il emprunte ses brillantes couleurs.

Voyez le Céleste-Empire, le crêpe de Chine ou le foulard-armure. La robe de soirée faite de ces tissus semble renfermer des églises de jeunesse et de grâces toutes printanières. Composez votre toilette avec ces toulards de la Malle des Indes (passage Verdeau), et vous aurez la désinvolture aérienne d'une sylphide, la grâce légère d'une nymphe et la beauté... du diable, en dépit même de la nature.

Le moyen de ne pas aimer ce délicieux foulard!

\*\*

Dans la science de la coquetterie, il n'est pas de question plus délicate que celle du corset, et cette question, M<sup>me</sup> Léoty l'a résolue de la façon la plus victorieuse. Pas un détail ne lui échappe; avec elle, toutes les difficultés sont vaincues. Par son talent ingénieux, la poitrine exubérante rentre dans les limites harmonieuses, sans gêne ni pression, et les charmes naissants acquièrent une exquise élégance.

Son corselet grec est une œuvre parfaite de statuaire qui rappelle l'art antique. L'habile corsetière vous dessine un buste dont le modèle est digne d'un Pradier ou d'un Clésinger.

Sa ceinture de grâce redresse sans effort la jeune fille, dont la beauté frêle tend toujours à se courber comme la tige trop flexible du lis.

M<sup>me</sup> Léoty (place de la Madeleine, entre le boulevard des Capucines et la rue Royale) tient essentiellement à essayer ses corsets; néanmoins, pourses clientes de la province et de l'étranger, force lui est de se contenter des mesures suivantes: tour de taille, largeur de poitrine, longueur du dessous de bras aux hanches.

\*\*

Au premier cheveu blanc, on rit; au second, on devient sérieuse et pensive; au troisième, on pleure, on se désespère: c'est qu'alors ils se succèdent avec une rapidité effrayante.

Homme, les jeunes filles vous traitent en père noble; femme, le sexe vous prive de ses adulations, et vous êtes condamnée à faire tapisserie avant l'âge.

Que faire? Employer l'eau de la Virginie parfumée, qui rend infailliblement aux cheveux blancs leur couleur primitive. Cette eau, composée par Pargeon, pour Ninon de Lenclos, avec diverses plantes du Nouveau-Monde, conserva jusqu'à soixante-quinze ans la chevelure brune de la célèbre courtisane. M. Damas (rue Saint-Honoré, en face la rue d'Alger) est en possession du secret de composition de l'eau de la Virginie parfumée.

Comtesse A. DE BORETTY.

LIBRAIRIE ACADEMIQUE DIDIER ET C<sup>e</sup>  
85, quai des Augustins

(Envoi franco contre mandat ou timbres-poste.)

## ÉDUCATION MATERNELLE

Simple leçons d'une mère à ses enfants sur la lecture, l'écriture, l'orthographe, la grammaire, la géographie, l'histoire sainte, etc.

PAR M<sup>me</sup> AMABLE TASTU

1 vol. grand in-8°, illustré de 200 vignettes, de cartes, etc., 14 fr.; relié, 19 fr.

Les Enfants célèbres, par Michel Masson, 1 vol. gr. in-8° illustré..... 8 fr.; relié, 12 fr.

L'Amie des Enfants, par M<sup>me</sup> Guizot, 1 vol. gr. in-8° illustré..... 8 fr.; relié, 12 fr.

L'Écolier ou Raoul et Victor, par M<sup>me</sup> Guizot, 1 vol. gr. in-8° illustré..... 8 fr.; relié, 12 fr.

Télémaque, par Fénelon. Édition illustrée de 200 vignettes de Jehannot, Nanteuil, etc. 1 vol. gr. in-8°..... 8 fr.; relié, 12 fr.

(Ouvrages de M<sup>me</sup> Guizot, de Witt-Ulliac, Delafaye-Brehier, Guillon.) (Voir le Catalogue.)

## PERNETTE

PAR V. DE LAPRADE

ÉDITION ILLUSTRÉE DE 27 COMPOSITIONS DE JULES DIDIER

Un beau volume grand in-8° papier vélin

10 francs; — relié, 14 francs

(Envoi franco contre mandat ou timbres-poste)

## CONTES ALLEMANDS DU TEMPS PASSÉ

GRIMME, BECHSTEIN, SIMROCK, MUSOEUS, TRADUCTION DE FRANK ET ALSLEBEY, AVEC UNE INTRODUCTION

PAR M. LABOULAYE

1 beau vol. grand in-8, illustré de 25 vignettes, 8 fr.; relié, 11 fr.

Shakespeare-Guizot. — Œuvres complètes, 8 vol. in-8°..... 48 fr.; relié, 64 fr.

— Le même ouvrage, 8 v. in-12. 28 fr.; relié, 42 fr.

Récit d'une Sœur, par M<sup>me</sup> Craven, 2 vol. in-8° portrait..... 15 fr.; relié, 19 fr.

Maurice et Eugénie de Guérin. Journal, lettres, etc., 3 vol. in-8°..... 22 50; relié, 28 50

Herbier des demoiselles. Traité de botanique sous une forme nouvelle, par M. Ed. Audouin, revu par le docteur Hæfer. 1 beau vol. in 8°, illustré de 230 vignettes coloriées..... 10 fr.; relié, 13 fr.

Atlas de l'Herbier des demoiselles. 1 vol. in-4° oblong, composé de 200 pl. c. 16 fr.; relié, 20 fr. — Le même, planches noires... 10 fr.

(Ouvrages de MM. Am. Thierry, Guizot, Cousin, Villemain, etc.) (Voir le Catalogue.)

## LE PLUS UTILE ET LE MEILLEUR MARCHÉ

DE TOUS LES JOURNAUX DE MODES

## LA SAISON

JOURNAL ILLUSTRÉ DES DAMES

RUE VIVIENNE, 53, À PARIS

3<sup>e</sup> Année

24 n<sup>os</sup> par an, 2,000 grav. noires, 200 patrons, 400 dessins de broderie, 36 grav. col., feuilleton littéraire.

1<sup>re</sup> ÉDITION (avec patrons, mais sans gravures coloriées ni feuilleton littéraire): 6 fr. (dép. 8 fr.)

2<sup>e</sup> ÉDITION (avec patrons, 12 gravures coloriées et feuilleton littéraire): 9 fr. (dép. 12 fr.)

3<sup>e</sup> ÉDITION (avec patrons, 24 gravures coloriées et feuilleton littéraire): 12 fr. (dép. 15 fr.)

4<sup>e</sup> ÉDITION (avec patrons, 36 gravures coloriées et feuilleton littéraire): 15 fr. (dép. 18 fr.)

Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Un numéro spécimen est envoyé gratis et franco sur demande affranchie.

Adresser un mandat-poste à M. FRANÇOIS EBHARDT, 53, rue Vivienne, à Paris.

On s'abonne également chez tous les libraires de France et de l'étranger.

## L'UNION DES ACTIONNAIRES

SOMMAIRE. — Opérations de l'Union. — Le Crédit foncier de France. — Les Sociétés coopératives d'assurances sur la vie pour les agents du service actif des Chemins de fer. — Le Câble Transatlantique français. — Le Sous-Comptoir des Entrepreneurs: Sténographie de l'Assemblée générale du 24 décembre 1869. — Le Chemin de Clermont à Tulle. — Le Crédit mobilier et l'Immobilier. — Les Arbitrages: Les obligations Ottomanes 1869 et les autres valeurs de la cote: Nord-Ouest d'Espagne; Omnibus; actions Or-

léans; obligations Ottomanes; bons Ottomans; Ouest; Pagarès; Pampelune; Portugais; Perpignan à Prades; Pont de l'Arche à Gisors; Quartier neuf du Luxembourg. — La Société Forestière. — Bilans des Banques et institutions de Crédit françaises et étrangères. — Recettes des Chemins de fer. — Les Tirages financiers. — La Presse financière. — Marché et cote des valeurs en Banque. — Bulletin de Bourse. — Chronique industrielle et financière. — Cote des valeurs au comptant.

Le seul journal paraissant deux fois par semaine.

Prix de l'abonnement

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS,

Un an : 5 francs.

Paris : Place Vendôme, 10.

LIBRAIRIE AGRICOLE DE LA MAISON RUSTIQUE  
Rue Jacob, 26, à Paris

34<sup>e</sup>  
ANNÉE

JOURNAL

34<sup>e</sup>  
ANNÉE

## D'AGRICULTURE PRATIQUE

Fondée en 1837 par Alexandre Bixio

Rédacteur en chef: E. LECOUTEUX, propriétaire-agriculteur, membre de la Société impériale et centrale d'agriculture de France.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR LA FRANCE ET L'ALGÉRIE

Un an .... 20 fr. | Six mois. 10 fr. 50

## REVUE HORTICOLE

FONDÉE EN 1829 PAR LES AUTEURS DU BON JARDINIER

Rédacteur en chef: E. A. CARRIÈRE, chef des pépinières au muséum d'histoire naturelle

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR LA FRANCE ET L'ALGÉRIE

Un an..... 20 fr. | Six mois. 10 fr. 50

Maison rustique des dames. 2 vol. in-12, formant 1,400 p. avec 269 grav., 7<sup>e</sup> édition revue et augmentée..... 7 fr. 75

Maison rustique des enfants. 1 vol. in-4° de 320 p.; nombr. fig. dans le texte et hors texte. Prix broché..... 15 fr. »

Percaline, tr. dorées..... 18 fr. »

Richement relié..... 20 fr. »

Conseils aux jeunes femmes. Vol. in-18 de 284 p. et 30 gravures..... 5 fr. 50

Économie domestique. (Bibl. du Cultiv.) 3<sup>e</sup> édition. 245 pages et 78 gravures..... 1 fr. 25

## LES ANIMAUX DE LA FERME

PAR VICTOR BORIE

ESPÈCE BOVINE (ouvrage complet). L'ouvrage contient 46 aquarelles dessinées d'après nature, 65 gravures noires intercalées dans le texte, et 332 pages de texte grand in-4°, imprimées avec luxe,

Prix, cartonné: 85 fr. — Relié, 100 fr.

Adresser les mandats de poste, timbres-poste, autorisations de traite, à MM. Bixio et C<sup>e</sup>, 26, rue Jacob, à Paris.

## L'ÉDIFICE NOUVEAU DU PENSIONNAT

DES DAMES DE LA RÉUNION AU SACRÉ-CŒUR  
À BORDEAUX.

Il fut un temps où les enfants, filles et garçons, étaient élevés à la dure, et je me souviens très-bien, quoique n'étant pas encore d'un âge avancé, d'avoir horriblement souffert du froid et de la mauvaise alimentation, dans ces années de collège qu'il est de mode d'appeler... les plus heureuses... sans doute parce qu'on a la certitude d'en avoir fini avec elles.

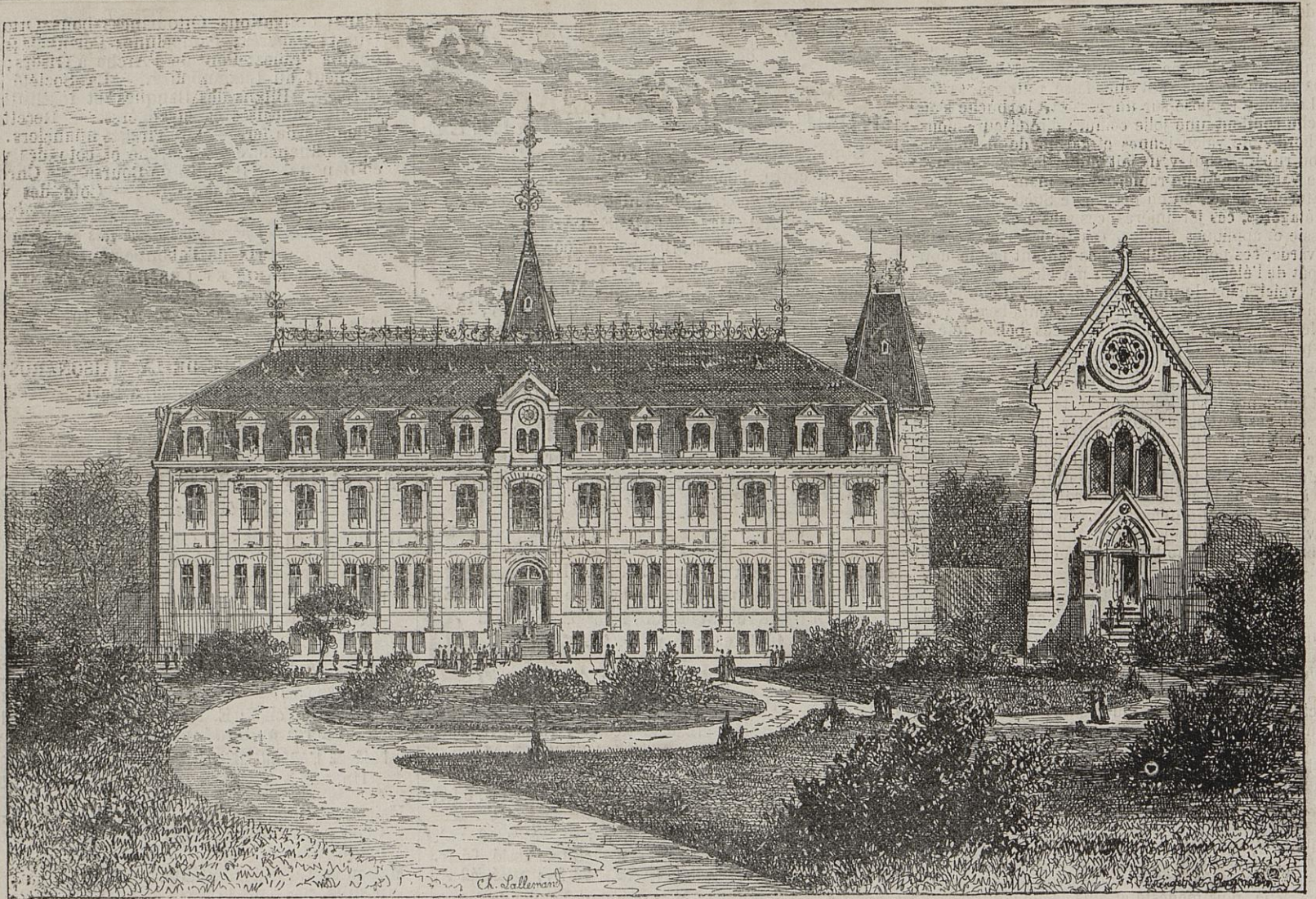
On est bien revenu sur cette théorie, qui, si elle réussit aux tempéraments solides, n'a jamais eu d'autre résultat que d'exposer les natures débiles à toutes sortes de dangers et de souffrances.

Pour les jeunes filles, surtout, il est très-important qu'elles soient élevées, au point de vue physique et moral, dans les conditions de bien-être les meilleures possibles.

Créer un établissement d'éducation et d'instruction pour les jeunes filles, en appelant à son édification toutes les ressources du progrès moderne, en observant scrupuleusement les lois de l'hygiène, en donnant aux fillettes ce confortable qui n'est pas le luxe, mais qui sert, en les rendant heureuses, à adoucir leur caractère et à égaliser leur humeur, est un fait d'une telle importance et d'une influence telle sur des générations entières, que nous applaudirons toujours des deux mains partout où nous verrons de pareilles créations.

Il y a depuis bien des années, dans la rue de la Croix-Blanche, un pensionnat tenu par les Dames de la Réunion au Sacré-Cœur, et qui a compté parmi





Édifice nouveau du pensionnat des dames de la Réunion au Sacré-Cœur, situé rue de la Croix-Blanche, 15, à Bordeaux.

ses élèves beaucoup de jeunes filles, femmes aujourd'hui, qui brillent dans les salons de la société bordelaise.

Ce pensionnat a eu assez de vogue pour donner de l'ambition aux Dames de la Réunion au Sacré-Cœur, et pour leur faire concevoir un agrandissement monumental de leur établissement.

Ce projet est aujourd'hui une réalité. Un terrain de 7,260 mètres carrés, voisin de l'ancien pensionnat, a été acheté par les Dames de la Réunion, et, sur ce terrain, s'élèvent le magnifique bâtiment et l'élégante chapelle dont le Monde illustré donne le dessin dans le présent numéro.

L'architecture de ce bâtiment est grandiose et simple tout à la fois, sans ornements inutiles. Il est placé au milieu d'un jardin de plus de 6,000 mètres carrés, dans lequel les enfants peuvent prendre leurs ébats.

Son aménagement intérieur est merveilleusement entendu.

D'abord, au rez-de-chaussée, une immense salle de récréation, qui tient toute la partie gauche du

bâtiment. A droite, au même niveau, est une installation de bains, avec des baignoires nombreuses et bien outillées.

Les dortoirs sont spacieux, très-hauts de plafond, avec un système de ventilation qui permet de renouveler l'air, du plancher au plafond, dès que les élèves les ont quittés.

Les salles d'étude et les salles de classe sont aussi très-belles.

Tout est chauffé par un faisceau de tuyaux énormes qui part d'un calorifère placé dans le sous-sol, et qui va porter, dans toute l'immense construction, une chaleur égale et réglée à volonté.

Partout où elles pourraient aller, fût-ce du sous-sol aux combles, les élèves auront une température toujours égale. Même pour aller à la messe du matin, on a ménagé une galerie vitrée conduisant à la chapelle, ce qui épargnera aux enfants, durant la mauvaise saison, des transitions de température, souvent nuisibles aux fillettes à l'heure matinale de l'office.

Le bâtiment nouveau est situé de telle façon que,

de toutes les croisées, la vue s'étend sur de vastes jardins, sur de beaux arbres, derrière lesquels se groupent les monuments de Bordeaux. La vue dont on jouit de certains points est vraiment très-pittoresque et tout à fait inattendue.

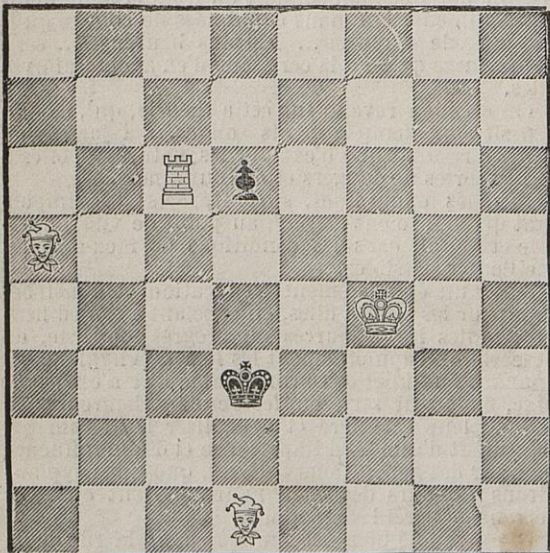
Je ne dirai rien du programme des études. Le succès du pensionnat a permis d'élever un édifice qui peut passer pour un monument déjà. C'est tout dire, mais cependant je ne saurais passer sous silence un paragraphe du programme que j'ai sous les yeux, et qui me paraît des plus pratiques pour l'enseignement, si utile, des langues vivantes. Cet enseignement est confié à des religieuses étrangères, formées aux méthodes françaises, qui s'appliquent à entretenir chez leurs élèves la conversation, avec l'accent propre de chaque langue, pendant le travail à l'aiguille et la récréation. De là une sorte d'enseignement pratique mutuel et insensible, qui me paraît devoir donner les meilleurs résultats.

CHARLES LALLEMAND.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 321

COMPOSÉ PAR M. LOYD



Les blancs ont mat en quatre coups.

Solution du problème n° 319.

- 1. D pr. PT
- 2. T pr. P, échec
- 3. D 6 FR, échec,
- 4. F ou D 4 D, échec et mat.

(A)

- 2. C pr. F
- 3. R 3 F
- 4. D ou C, mat.

(B)

- 2. R 2 T
- 3. D 5 ou 7 C, échec et mat le coup suivant.

(C)

- 2. T 4 D, échec
- 3. D 6 R, échec et mat.

Solutions justes : MM. Stiennon de Meurs; à Liège; Quéval, à Fauville; vaisseau à vapeur l'Abelle, rade des Trousses; E. Lelorrain; J. B. Lafitte, Hagetmau; Am. de Saint-Cyr, à Lyon; Emile Frau, H. Frau, à Lyon; P. Cayrou; Desty et Michel, à Lille; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; L. de Croze, à Marseille; Faysse, à Beauvoisin.

PAUL JOURNOUD.

AVIS AUX BIBLIOPHILES. — Il a été imprimé quelques exemplaires numérotés sur grand papier de Hollande, du bel ouvrage de Mgr Dupanloup, Histoire de N. S. Jésus-Christ. Un splendide volume. Prix : 100 fr. franco. — H. Plon, éditeur, rue Garancière, à Paris.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS  
Les battus payent l'amende.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE